ÉTUDES TRADITIONNELLES

Directeur Littéraire :

MICHEL VÂLSAN

74e ANNÉE SEPTEMBRE — OCTOBRE 1973 N° 439

REMARQUES SUR LA SOUNNA

Au « Livre » (*Kitâb*) de Dieu se joint la « Pratique » (*Sunnah*) du Prophète ; il est vrai que le Koran lui-même parle de la Sounna d'*Allâh* en entendant par là les principes d'action de Dieu à l'égard des hommes, mais la tradition a réservé ce mot aux façons d'agir, habitudes ou exemples de Mohammed. Ces précédents constituent la norme, à tous les niveaux, de la vie musulmane.

La Sounna comporte plusieurs dimensions : une physique, une morale, une sociale, une spirituelle, et d'autres encore. Font partie de la dimension physique les règles de bienséance qui résultent de la nature des choses : par exemple, ne pas engager de conversation intense pendant les repas ni *a fortiori* parler en mangeant ; se rincer la bouche après avoir mangé ou bu, ne pas manger de l'ail, observer toutes les règles de propreté. Font également partie de cette Sounna les règles vestimentaires : se couvrir la tête, porter un turban quand c'est possible mais ne porter ni soie ni or, — ceci pour les hommes, — laisser les souliers à la porte, et ainsi de suite. D'autres règles exigent qu'hommes et femmes ne se mêlent pas dans les assemblées, ou qu'une femme ne préside pas la prière devant des hommes ; certains prétendent qu'elle ne peut pas même le faire devant d'autres femmes, ou qu'elle ne peut pas psalmodier le Koran, mais ces deux opinions sont démenties par des précédents traditionnels. Il y a enfin les gestes islamiques élémentaires que tout Musulman connaît : façons de se saluer, de remercier, et ainsi de suite. Inutile d'ajouter que la plupart de ces règles ne souffrent aucune exception en quelque circonstance que ce soit.

Il y a aussi, et même avant tout dans la hiérarchie des valeurs, la Sounna spirituelle, concernant le « souvenir de Dieu » (*dhikr*) et les principes du « voyage »

(*sulûk*) ; cette Sounna est fort parcimonieuse en ce qu'elle a de vraiment essentiel. En somme, elle contient toutes les traditions ayant trait aux rapports entre Dieu et l'homme ; ces rapports sont séparatifs ou unitifs, exclusifs ou inclusifs, distinctifs ou participatifs. De cette Sounna spirituelle, il faut distinguer rigoureusement un autre domaine, bien qu'il paraisse parfois se confondre avec elle : à savoir la Sounna morale, qui concerne avant tout le domaine fort complexe des rapports sociaux avec toutes leurs concomitances psychologiques et symbolistes. Malgré certaines coïncidences évidentes, cette dimension n'entre pas dans l'ésotérisme au sens propre du mot ; elle ne saurait en effet relever — sauf abus de langage — de la perspective sapientielle, car elle est de toute évidence étrangère à la contemplation des essences et à la concentration sur l'unique Réel. Cette Sounna moyenne est au contraire largement solidaire de la perspective spécifiquement dévotionnelle ou obédientielle, elle est par conséquent exotérique, d'où son allure volontariste et individualiste ; le fait que certains de ses éléments se contredisent indique du reste que l'homme peut et doit faire son choix.

Ce que le « pauvre », le *faqîr,* retiendra de cette Sounna, ce sera, non pas tant les façons d'agir que les intentions qui leur sont inhérentes, c'est-à-dire les attitudes spirituelles et les vertus, lesquelles relèvent de la *Fitrah* (1) : de la perfection primitive de l'homme, et par là de la nature normative (*uswah*) du Prophète. Tout homme doit posséder la vertu de générosité, car celle-ci fait partie de sa nature théomorphe ; mais la générosité de l'âme est une chose, et tel geste de générosité caractéristique du monde bédouin en est une autre. On nous dira sans doute que tout geste est un symbole ; nous sommes d'accord à deux conditions expresses : premièrement, que le geste ne soit pas le fait d'un automatisme conventionnel, et insensible à l'absurdité éventuelle des résultats ; et deuxièmement, que le geste ne véhicule ni n'entretienne un sentimentalisme religieux incompatible avec la perspective de l'Intellect et de l'Essence.

(1) La nature primordiale de l'homme, correspondant à l' « âge d'or ».

Fondamentalement, la Sounna morale ou sociale est une adéquation directe ou indirecte de la volonté à la norme humaine ; son but est d'actualiser, non de limiter, notre nature horizontale positive ; mais comme elle s'adresse à tous, elle véhicule forcément des éléments limitatifs au point de vue de la perfection verticale. Ce caractère horizontal et collectif d'une certaine Sounna implique par la force des choses qu'elle est une sorte de *mâyâ* ou d'*upâya* (1), ce qui signifie qu'elle est à la fois un support et un obstacle et qu'elle peut même devenir un véritable *shirk* (2), non pour le vulgaire sans doute, mais pour le *sâlik* (3). La Sounna moyenne empêche l'homme ordinaire d'être un fauve et de perdre son âme ; mais elle peut également empêcher l'homme d'élite de dépasser les formes et de réaliser l'Essence. La Sounna moyenne peut favoriser la réalisation verticale comme elle peut retenir l'homme dans la dimension horizontale ; elle est à la fois un facteur d'équilibre et de pesanteur. Elle favorise l'ascension, mais ne la conditionne pas ; elle ne contribue au conditionnement de l'ascension que par ses contenus intrinsèques et informels qui, précisément, sont indépendants en principe des attitudes formelles.

Au point de vue de la *Religio Perennis,* la question de la Sounna implique un problème fort délicat du fait que l'accentuation de la Sounna moyenne et sociale est solidaire d'un psychisme religieux particulier, lequel par définition exclut d'autres psychismes religieux également possibles et forge, comme eux, une mentalité particulière, et non essentielle — de toute évidence — à la gnose islamique. Abstraction faite de cet aspect des choses, il ne faut pas perdre de vue que le Prophète, comme tout homme, a été obligé d'accomplir une multitude d'actes durant sa vie, et qu'il les a forcément accomplis de telle manière et non de telle autre, et même de diverses manières suivant les circonstances extérieures ou intérieures ; il entendait bien servir de modèle global, mais il n'a pas toujours spécifié que tel acte ait la portée d'une pres-

(1) Un « mirage salvateur », selon le *Mahâyâna.*

(2) Une « association » d'autre chose à Dieu.

(3) Le « voyageur » spirituel.

cription proprement dite. En outre, le Prophète a donné des enseignements différents pour des hommes différents, sans être responsable du fait que les Compagnons — diversement doués — transmirent plus tard tout ce qu'ils avaient vu et entendu, et qu'ils le firent parfois de façon divergente, suivant les observations ou accentuations individuelles. La conclusion à en tirer est que tout élément de Sounna ne s'impose pas de la même manière ni avec la même certitude, et que dans bien des cas l'enseignement porte sur l'intention plutôt que sur la forme.

Quoi qu'il en soit, il est une vérité fondamentale qu'il convient de ne pas perdre de vue : à savoir que le plan des actions est en soi tout humain et que l'insistance sur une multitude de formes d'action d'un style forcément particulier constitue un *karma-yoga* (1) absorbant qui, lui, est sans rapport avec la voie du discernement métaphysique et de la concentration sur l'Essentiel. Il y a dans la personne du Prophète du simple et du complexe, et il y a chez les hommes diverses vocations ; le Prophète personnifie nécessairement un climat religieux — donc humain — d'un caractère particulier, mais il personnifie également et sous un autre rapport la Vérité en soi et la Voie comme telle. Il est une imitation du Prophète fondée sur l'illusion religieuse qu'il est intrinsèquement meilleur que tous les autres Prophètes, y compris Jésus, et il est une autre imitation du Prophète fondée sur la qualité prophétique en soi, c'est-à-dire sur la perfection du Logos devenu homme ; et cette imitation est forcément plus vraie, plus profonde et partant moins formaliste que la première, elle est pointée moins sur les actes extérieurs que sur les reflets des Noms divins dans l'âme du Logos humain.

Niffari, qui incarne l'ésotérisme proprement dit et non un pré-ésotérisme volontariste et encore largement exotériste, a porté le témoignage suivant : « Allâh m'a dit : Formule ta demande en Me disant : Seigneur, comment dois-je m'attacher fermement à Toi en sorte qu'au jour de mon Jugement Tu ne me punisses pas ni ne détournes Ta Face de moi ? Alors Moi (*Allâh*), Je te répondrai en disant : Attache-toi

(1) Une voie d'action.

à la Sounna dans ta doctrine et ta pratique extérieures, et attache-toi en ton âme intérieure à la Gnose que Je t'ai donnée ; et sache que, quand Je Me fais connaître à toi, Je ne veux accepter de toi rien de la Sounna, excepté ce que Ma Gnose t'apporte, car tu es un de ceux à qui Je parle ; tu M'entends et tu sais que tu M'entends, et tu vois que Je suis la source de toutes choses. » Le commentateur de ce passage fait remarquer que la Sounna a une portée générale et qu'elle ne fait pas de distinction entre les chercheurs de la récompense créée et les chercheurs de l'Essence, et qu'elle contient ce dont chaque personne peut avoir besoin. Une autre parole de Niffarî : « Et Il me dit : Ma Révélation exotérique (*zhâhirî*) n'étaie pas Ma Révélation ésotérique (*bâtinî*) ». Et une autre encore, d'un symbolisme abrupt qu'il faut comprendre : « Les bonnes actions de l'homme pieux sont les mauvaises actions des privilégiés d'*Allâh* ». Ce qui indique le plus clairement possible la relativité de certains éléments de la Sounna et la relativité du culte de la Sounna moyenne.

***

L'*adab* — la politesse traditionnelle — est en fait un secteur particulièrement problématique de la Sounna, et cela à cause de deux facteurs, à savoir l'interprétation étroite et la convention aveugle. L'*adab* peut devenir, en s'aplatissant, un formalisme coupé de ses intentions profondes, au point que les attitudes formelles supplantent les vertus intrinsèques qui sont leur raison d'être ; un *adab* mal compris peut donner lieu à la dissimulation, à la susceptibilité, au mensonge, à l'infantilisme ; sous prétexte qu'il ne faut ni contredire un interlocuteur ni lui dire quelque chose de désagréable, on le laisse dans une erreur préjudiciable ou on omet de lui communiquer une information nécessaire, ou on lui inflige par amabilité des situations pour le moins indésirables, et ainsi de suite. Quoi qu'il en soit, il importe de savoir — et de comprendre — que l'*adab* même bien compris a des limites : ainsi, la tradition recommande de couvrir la faute d'un frère musulman, s'il n'en résulte pas de dommages pour la collectivité, mais elle prescrit de réprimander ce frère en privé,

sans égard pour l'*adab,* s'il y a quelque chance que la réprimande soit acceptée ; de même, l'*adab* ne doit pas empêcher de dénoncer en public des fautes et des erreurs qui risquent de contaminer autrui. En ce qui concerne la relativité de l'*adab,* rappelons ici que le Sheikh Darqâwî et d'autres ont parfois obligé leurs disciples de rompre certaines règles, sans aller toutefois à l'encontre de la Loi, la *sharî'ah* ; il ne s'agit pas, dans ce cas, de la voie des *Malâmatiyah,* qui recherchaient leur propre humiliation, mais simplement du principe de la « rupture des habitudes » en vue de la « sincérité » (*çidq*) et de la « pauvreté » (*faqr*) devant Dieu.

En ce qui concerne une certaine Sounna en général, en peut se référer à cette parole du Sheikh Darqâwî, rapportée par Ibn Ajîbah : « La recherche systématique des actes méritoires et la multiplication des pratiques surérogatoires sont des habitudes parmi les autres ; elles éparpillent le cœur. Que le disciple s'en tienne donc à un seul *dhikr,* à une seule action, chacun selon ce qui lui correspond. »

A un point de vue quelque peu différent, on pourrait objecter qu'une interprétation quintessentielle et par conséquent très libre de la Sounna ne peut concerner que quelques Soufis et non les *sâlikûn,* les « voyageurs » (1). Nous dirons plutôt que cette liberté concerne les Soufis en tant qu'ils ont dépassé le monde des formes ; mais elle concerne également les *sâlikûn* en tant qu'ils suivent en principe la voie de la Gnose et que leur point de départ s'inspire nécessairement, de ce fait, de la perspective conforme à cette voie ; par la force des choses, ils ont conscience *a priori* de la relativité des formes, de certaines surtout, si bien qu'un formalisme social à sous-entendus sentimentaux ne saurait s'imposer à eux.

La relativité d'une certaine Sounna, dans une perspective qui n'est pas un *karma-yoga* ni a plus forte raison un exotérisme, n'invalide pas l'importance qu'a pour une civilisation l'intégrité esthétique des formes, jusqu'aux objets dont nous nous entourons ; car s'abstenir d'un acte symbolique n'est pas en soi une erreur, tandis que la présence d'une forme fausse

(1) Ceux qui n'ont pas encore atteint le but.

est une erreur permanente (1) ; même celui qui en est subjectivement indépendant ne peut nier que c'est une erreur, donc un élément contraire, en principe, à la santé spirituelle et aux impondérables de la *barakah*. La décadence de l'art traditionnel va de pair avec la déchéance de la spiritualité.

Dans l'Amidisme aussi bien que dans le *japa-yoga* (2), l'initié doit abandonner toutes les autres pratiques religieuses et placer sa foi dans une seule oraison quintessentielle ; or ceci exprime, non une opinion arbitraire, mais un aspect de la nature des choses ; et cet aspect se trouve renforcé chez des hommes qui, outre cette réduction méthodique, se réfèrent à la métaphysique pure et totale. D'ailleurs la connaissance des divers mondes traditionnels, donc de la relativité des formulations doctrinales ou des perspectives formelles, renforce le besoin d'essentialité d'une part et d'universalité d'autre part ; et l'essentiel et l'universel s'imposent d'autant plus que nous vivons dans un monde de sursaturation philosophique et d'effondrement spirituel.

La perspective qui permet d'actualiser la conscience de la relativité des formes conceptuelles et morales a toujours existé en Islam ; le passage koranique sur Moïse et *El-Khidr* en témoigne, de même quelques *ahâdîth* qui réduisent les conditions du salut aux attitudes les plus simples. Cette perspective est également celle de la primordialité et de l'universalité, donc de la *Fitrah* ; c'est ce qu'exprime Jalâl ed-Dîn Rûmî en ces termes : « Je ne suis ni Chrétien, ni Juif, ni Parsi, ni Musulman. Je ne suis ni d'Orient, ni d'Occident, ni de la terre, ni de la mer... Ma place est ce qui est sans place, ma trace est ce qui est sans trace... J'ai mis de côté la dualité, j'ai vu que les deux mondes ne font qu'un ; je cherche l'Un, je connais l'Un, je vois l'Un, j'invoque l'Un. Il est le Premier, Il est le Dernier, Il est l'Extérieur, Il est l'Intérieur... »

Frithjof SCHUON

---

(1) Les églises modernes et les prêtres en civil en témoignent d'une façon irréfutable.

(2) La méthode incantatoire, dont le genre védique est dans le monosyllabe *Om*.

EURYTHMIE ET SPIRITUALITÉ

I

Il a longtemps déjà que les essais critiques de René Daumal, poète et essayiste né en 1908 et mort en 1944, ont été réunis en deux volumes (1).

Sa vie et son œuvre proposent un cas trop exemplaire de recherches malheureuses par un talent fourvoyé pour ne pas saisir cette occasion d'en signaler les erreurs au point de vue de la spiritualité. Le fait que j'ai connu Daumal, dont il était difficile de ne pas éprouver la générosité d'esprit, ne m'aurait pas poussé à parler de lui s'il n'avait pas toujours manifesté une admiration sans réserve pour René Guénon. Il lui était reconnaissant d'avoir connu grâce à son œuvre la pensée traditionnelle hindoue, qu'il n'a cessé d'étudier dans les textes originaux après avoir appris le sanscrit, dont il préparait une grammaire au moment de sa mort.

Avant même de connaître la pensée guénonienne, Daumal avait entamé le développement de sa personnalité (sur les trois plans physique, mental et spirituel) qu'il espérait conduire jusqu'à un état de véritable inspiration. Sa conception d'une prise de conscience volontaire d'états, dits par lui supérieurs, l'avait poussé dès sa jeunesse et par instinct, avant même qu'il ait pu évaluer les dangers de son geste, à expérimenter des produits toxiques, par exemple le tétrachlorure de carbone qu'il employait déjà à des fins scientifiques pour étudier les coléoptères. Il était surtout intéressé par les méthodes d'une réalisation, dont il ignorait alors les exigences, en même temps qu'il la poursuivait avec passion sans posséder les bases d'une solide connaissance théorique.

Dès 1925 il avait formé avec deux amis, Pierre Minet et R. Gilbert-Lecomte, ce qu'il appelait abusivement « une communauté en quelque sorte initiatique »,

(1) Tome 1, *L'évidence absurde* et tome 2, *Les pouvoirs et la parole*, 1966-67, Gallimard, éd.

devenue entre 1928 et 1930 une nouvelle école littéraire, « Le Grand Jeu », créée pour « faire le désespoir de tous les dogmatismes », écrivait-il et spécialement pour contrer le surréalisme d'André Breton qu'il estimait justement anti-rationnel.

Etant poète Daumal assimilait la poésie à la mystique. Il considérait son art comme l'expression d'une spiritualité « naturelle » au sens où Gœrres appliquait ce mot à sa *Mystique* (2). Il soutenait l'existence d'une qualification initiatique chez les aèdes, bardes, ménestrels, trouvères et rapsodes qui ont chanté et transmis les plus anciennes poésies sacrées. Car si l'on admet l'origine non-humaine de ces chants, il avait bien fallu qu'ils aient été « entendus », transcrits et rythmés par des poètes inspirés. « Seul le poète est l'homme vrai », disait-il, en citant ce mot de Schiller à Gœthe. A l'origine de toute culture il existait pour lui un état poétique initial qui s'était perpétué à travers les âges en restant dans son essence identique à lui-même. Et Daumal concluait : « on ne peut parler de poésie sans mettre en branle une métaphysique ». Il lui importait peu de savoir si tel poète avait été ou non initié en fait, car Guénon lui-même avait prévu le cas où l'artiste créateur n'avait été que l'écho obéissant de la connaissance des sages.

Cependant peu après 1930, déçu sans doute par des drogues hallucinogènes, il semble qu'il ait remplacé ces dangereux auxiliaires par des moyens purement physiques, basés sur des mouvements et des rythmes. Car un jour que je l'avais par hasard rencontré à Paris, il réussit à m'entraîner dans un appartement où se déroulaient de curieux mystères. Il m'y présenta à une Madame de Salzmann, alors occupée à diriger, autour d'une vaste salle, la déambulation de quelques fidèles de tous âges, qui accomplissaient avec ensemble, au son d'une musique débile, une suite de gestes surprenants. Je compris alors pourquoi il avait rompu avec Gilbert Lecomte et la raison de son enthousiasme pour le danseur Uday Shangar qui venait de révéler aux Parisiens (c'était en 1930), la danse rituelle d'Indra. « Madame de Salzmann est disciple de Gurdjieff » murmura Daumal. Ce nom m'était inconnu. Cependant j'essayais de m'expliquer le malaise que me causait la gesticulation quasi-hypnotique de cette docile assemblée. Rentré chez moi j'en référais aussitôt à

(2) J.-J. Gœrres, *La mystique divine, naturelle et diabolique*, 1854.

René Guénon qui, en réponse, me mit formellement en garde contre le personnage et ses pratiques.

II

Ce que j'appris sur Georges Ivanovitch Gurdjieff après enquête m'étonna. Il était né le 1er janvier 1877 (ancien style) à Alexandropol (aujourd'hui Leninakan), dans cette Babel de races et les langues que constitue l'Arménie soviétique (3). A-t-il rempli, comme il l'a dit, une fonction quelconque auprès du Dalaï-Lama C'est douteux. Pendant quelque vingt ans il pérégrina en Asie avec un groupe de « Chercheurs de Vérité » et les Tibétains compétents questionnés sur le rôle que s'attribuait le personnage, ne répondaient que par un sourire ironique. Cependant il avait eu la curiosité et le loisir de connaître, et sans doute de pratiquer, les redoutables et cruelles épreuves avec lesquelles les novices des couvents bouddhiques de Mongolie prétendent acquérir des pouvoirs (*siddhi*) comparable à ceux des sorciers et des chamans sibériens. Je devais apprendre beaucoup plus tard, à ma grande surprise, que plusieurs de mes amis devenus des fidèles de la pensée guénonienne, m'avaient caché leur présence aux séances de Gurdjieff conduites par la houlette sévère de Madame de Salzmann. Ils me montrèrent le portrait du maître. C'était un montagnard trapu, à la carrure puissante, au vaste front chauve, dont le visage régulier était animé par un regard extraordinaire, hypnotisant et dominateur. Revenu de Lhassa en Russie peu avant la guerre de 1914 il avait commencé à utiliser ses dons à Saint-Pétersbourg, lorsque la révolution de 1917 l'obligea à gagner son Caucase natal, accompagné d'une douzaine de disciples, parmi lesquels le philosophe russe Ouspensky. Il resta six semaines à Essentuki avant de gagner Tiflis où il tenta d'établir un « Institut pour le développement harmonieux de l'homme ». Mais les victoires de l'armée rouge sur ces frontières l'obligèrent à partir. Il gagna successivement Constantinople, Berlin, Dresde et Londres où il arriva en 1921. Il avait eu le temps de visiter à Hellerau, près de Dresde, l'école de danse créée en 1910 par un viennois d'origine suisse, Emile Jaques-Dalcroze, apôtre de l'Eurythmie, système d'éducation générale et de pédagogie curative ayant pour but l'auto-maîtrise de l'indi-

(3) L. Pauwels, *Monsieur Gurdjieff*, 1954. Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu*, 1949.

vidu. A Hellerau Gurdjieff rencontra le scénographe du théâtre, Alexandre de Salzmann, libéré depuis 1914 par la fermeture de l'Institut et qu'il n'eut pas de peine à convertir à ses projets. Ainsi le couple des Salzmann devint le principal auxiliaire de Gurdjieff dans la part opérationnelle de son action. Il faut d'ailleurs ajouter, pour comprendre dans son ampleur la filiation de ces divers mouvements, que depuis 1920 l'Institut et la méthode Dalcroze essaimèrent en Europe à Genève, à Paris, à Londres et même à Arlesheim (Suisse), tout-à-côté de Dornach où Rudolf Steiner avait fondé en 1913 sont « Institut Anthroposophique » qui développait les mêmes principes d'exercices rythmiques et de danses collectives.

Jugé indésirable à Londres, malgré ses douteux services, Gurdjieff vint en France en 1922 et installa son « Institut » vagabond au Prieuré des Basses-Loges d'Avon, près Fontainebleau, avec une cinquantaine de fidèles. Il y resta douze ans qui lui suffirent pour conduire à la mort les plus fragiles de ses pensionnaires-disciples : René Daumal, Catherine Mansfield, Irène Reweliotty, pour ne citer que les plus notoires, qui ne purent résister longtemps à l'« enseignement » d'un maître, qui les traitait comme « des cobayes envoyés par les destin pour ses expériences », ainsi qu'il le disait lui-même avec cynisme. Il imposait à tout le monde un régime réservé au Tibet aux novices du bouddhisme tantrique auquel s'ajoutaient les besognes journalières d'une grande maison, car au Prieuré il n'y avait pas de domestiques (4).

Ayant vendu le Prieuré en 1934, il s'installa à Paris où il laissa Madame de Salzmann, devenue veuve, diriger ses séances d'exercices, tandis qu'il rédigeait dans un anglais approximatif un livre rarissime intitulé : « *Du Tout et de Tout* » qui contenait les récits que le démon Belzébuth était censé avoir raconté à son petit-fils. Gurdjieff mourut à Paris, le 29 octobre 1949.

René Guénon dans une lettre de 1937 devait tirer la morale de cette sombre histoire. « Ce qui est toujours « à craindre, dans ces choses m'écrivait-il, c'est « qu'elles ne prennent un caractère de contrefaçon et « même de parodie. Car il est bien évident que ce qui « peut être inspiré des méthodes des derviches (5) se

(4) A. David-Neel, *Mystiques et magiciens du Thibet*, 1929 - R. Bleichsteiner, *L'Eglise Jaune*, 1937.

(5) J'avais écrit à Guénon que la séance à laquelle j'avais assisté m'avait évoqué les « danses » des derviches, avant

« trouve là, privé de tout caractère rituel. Il faut dire « d'ailleurs que ces soi-disant « danses » des dervi- « ches ne sont pas réellement des danses au sens « propre du mot, mais des mouvements rythmés « accompagnant la répétition de certaines formules. « Ce sont les Européens qui les appellent « danses » ; « mais en arabe on se garderait bien d'employer le mot « équivalent... Quoiqu'il en soit il est à remarquer que « les entreprises occidentales de « danses rythmi- « ques » sont presque toujours liées à des choses plus « ou moins suspectes (R. Steiner et autres...). C'est « pour celà que j'y vois surtout l'idée de contrefaçon « et de « pseudo-rite ». Dès lors que celà ne se ratta- « che régulièrement à aucune forme traditionnelle ce « ne peut être autre chose ; et d'autre part je ne suis « pas sûr du tout que celà ne risque pas de favoriser « un certain déséquilibre ».

En relisant cette lettre je ne peux qu'admirer sa perspicacité ou son information, car il y prévoyait tout ce que je devais apprendre plus tard. Car l'appartenance de G. I. Gurdjieff est restée très obscure, à supposer qu'il y en eut une. On irritait beaucoup ses fanatiques lorsqu'on leur demandait : « A quoi vous rattachez-vous ? ». Madame de Salzmann fit un jour allusion aux « Gens du blâme » de l'Islam, d'autres à l'Orthodoxie. En tous cas il est intéressant de noter que les deux nièces de G. I. Gurdjieff sont authentiquement orthodoxes.

III

Cependant le but poursuivi par Daumal ne s'arrêtait pas à ces malheureuses performances mais l'entraînait aux conséquences qu'il en tirait spéculativement et le poussait à légitimer ce que j'aimerais appeler une spiritualité « sauvage ».

« La Doctrine, disait-il, dont le plus pur aspect luit à l'Orient aryen, s'est transmis en Occident et du fond des siècles sages jusqu'au nôtre par trois voies : la première est la voie philosophique, le long de laquelle, lumineux encore dans les dialectiques éphésienne et éléate et dans les dialogues de Platon, le pur enseignement se dégrade en s'accommodant aux nécessités de la technique... La deuxième est la voie initiatique, celle de la tradition occulte. Les écoles de kabbalistes, d'her-

---

d'avoir eu moi-même l'occasion, que j'eus plus tard, d'éprouver la véritable nature du *samâ*. C'est pourquoi il fait allusion à ce qui n'était de ma part qu'une erreur.

métistes, d'alchimistes, d'astrologues qu'elle engendre ont bien la volonté de se transmettre l'un à l'autre la totalité intégrale des mystères. Ce n'est pourtant pas sans qu'il y ait des trahisons... La troisième est la voie poétique... Le Père de la vraie connaissance, celui des initiés est aussi celui des vrais poètes qu'unit la chaîne radieuse d'une mystérieuse parenté ».

Des trois voies philosophique, initiatique et poétique qu'il considérait comme également traditionnelles, et qui l'avaient été jadis en effet, puisque Guénon en donne des preuves à propos de Platon et de Dante, Daumal retenait surtout comme plus pure et plus « spontanée » la voie poétique. La tradition avait eu en effet pour support premier la poésie, qui même devenue profane garde dans sa nature quelque chose de spirituel. A. Huxley l'estimait « un succédané de la grâce ».

L'idée était dans l'air. Nous vivions alors les années trente du siècle. C'était le temps où l'abbé Bremond publiait *Prière et poésie* (1926) et Rolland de Renéville, ami de Daumal, *l'Expérience poétique* (1930). Il en montrait l'affiliation moderne avec la lignée des poètes lucides, Poe, Baudelaire, Valéry, Mallarmé qu'il opposait aux inconscients passionnés comme Blake ou Rimbaud.

Il a existé en effet à l'origine une littérature orale rythmée, destinée à être retenue plus facilement par la mémoire, adaptée qu'elle était au rythme de l'homme et du monde. La littérature écrite n'en est qu'une forme tardive, décadente et figée. Un peuple qui est riche de la plus antique poésie est plus réellement civilisé qu'un peuple qui ne possède que des bibliothèques où sont conservés des livres qui ne seront lus par personne. Un peuple sans livres utilise la poésie de ses pères non comme un agréable passe-temps, mais comme accompagnement rituel et vécu des moments capitaux de son existence, naissance, mariage, mort, initiation, fêtes du travail ou des saisons. Elle fixait rituellement les gestes de la vie, jeu humain qui imitait le jeu divin.

Mais si une certaine technique de concentration est commune au poète et au prophète, qui jadis s'unissaient dans une même personne, Daumal oubliait la dépendance qui, même dans une union des fonctions, place le poète et le philosophe sous le regard de l'initié. Il omettait la loi la plus importante de toute dialectique, la *hiérarchie des états*. Ceci dit, Daumal n'avait pas tort d'essayer de revenir à cet état ances-

tral d'inspiration. Mais en avait-il les moyens ? Le caractère sacré des origines existe toujours intangible, même s'il a changé de nom et d'apparence. Mais il ne faut pas confondre la spiritualité avec ses techniques d'approche. Les rythmes qui nous gouvernent et aussi le monde sont toujours actifs (6). Mais ce ne sont que les moyens de la connaissance et non sa véritable conquête. Daumal aurait évité cette erreur s'il avait davantage étudié le symbolisme qui l'aurait libéré de son anti-dogmatisme, aussi étroit que le dogmatisme lui-même, en pratiquant un rituel éprouvé comme simple moyen d'approche. Mais on sait que les « modernes » ne peuvent éviter de transformer les moyens en fins.

Luc Benoist

---

(6) Pius Servien, *Les rythmes comme introduction à l'esthétique*. Matila C. Ghyka, *Essai sur le rythme*, 1938. *Les Rythmes et la Vie*, (Cahier collectif de la collection « Présence »), 1947.

Fermons ici logiquement le circuit de cette enquête rétrospective. Le cahier collectif sur les *Rythmes et la Vie*, auquel son directeur Daniel-Rops avait bien voulu m'associer, en me demandant un texte qui est devenu en 1951 *la Naissance de Vénus*, avait eu comme principal collaborateur le professeur Laignel-Lavastine, spécialiste des psycho-névroses. A ma grande surprise aucun chapitre n'y traitait de la thérapeutique par les rythmes. Cependant, en 1950, le traducteur français du livre de Gurdjieff était le propre fils du professeur, Philippe Lavastine, qui avait épousé, en secondes noces, Natalie de Salzmann, avant de partir aux Indes. Quant à Véra Daumal, veuve du poète, elle s'était remariée avec un architecte-paysagiste anglais, Russel Page, lui-même divorcé d'une des nièces de Gurdjieff.

NOTES SUR LES ŒUVRES DE CHRÉTIEN DE TROYES

(suite) (*)

3. *Erec et Enide.*

Erec et Enide, le premier des romans arthuriens de Chrétien qui nous soit parvenu, date de 1160 ou 1170, c'est-à-dire qu'il est de peu postérieur au *Brut* de Robert Wace, écrit vers 1155 (20). La matière en est sans doute empruntée soit à un lai breton, soit à un conte gallois. Il existe d'ailleurs un texte gallois sur le même thème, *Gereint fils d'Erbin,* où se manifeste déjà une influence normande, mais les deux œuvres sont à peu près contemporaines, si même la seconde n'est pas plus récente que la première ; l'œuvre de Chétien est beaucoup plus élaborée, et l'hypothèse selon laquelle les deux romans sont issus d'une source galloise plus ancienne est la plus vraisemblable.

Chrétien a affirmé que *Erec et Enide* se perpétuerait « tant que durerait chrétienté ». En lui attribuant ce caractère impérissable, a-t-il fait allusion à une signification ésotérique dont l'influence se ferait sentir aussi longtemps que se maintiendrait le courant traditionnel la portant ? Le thème de la *queste,* qui revient avec insistance et sous plusieurs formes dans ce texte imprégné de symbolisme lui confère en tout cas une valeur spirituelle incontestable.

La première de ces questes revêt l'aspect d'une chasse bien particulière, la chasse au Blanc Cerf (21).

(*) Voir *E. T.* de mai-juin et juillet-août 1973.

(20) Cette dernière œuvre, inspirée de l'*Histoire des Rois de Grande-Bretagne* de G. de Monmouth, fut composée à la demande d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine.

(21) Dans les légendes celtiques, peut-être mal comprises sur ce point par Chrétien, la chasse au cerf blanc ou au sanglier blanc est en général l'occasion d'un passage dans l'Autre Monde. L'animal n'est dans certains cas que la manifestation d'une fée chargée d'attirer les hommes dans cet Autre Monde. Dans les romans du Graal plus tardifs, le Blanc Cerf symbolisera nommément le Christ.

C'est le roi Arthur qui décide lui-même de l'entreprendre : « Demain matin, nous partirons tous chasser le Blanc Cerf dans la forêt aventureuse. Cette chasse sera très merveilleuse » (22). Selon Chrétien, le but du roi est de faire revivre la coutume et les usages que sut maintenir son lignage : « L'usage de Pendragon mon père, qui était roi et empereur, je le dois garder et maintenir, quoi qu'il m'en puisse advenir ». On peut dire que cette chasse porte une empreinte traditionnelle, au sens fort de ce terme. Mais il faut noter qu'Erec, le héros de l'histoire, n'y participe pas. Il se lance au même moment dans une queste parallèle qui le mènera jusqu'à Enide, la jeune fille qu'il conquerra, et qui est apparemment une figure de la sagesse (23). La similitude des deux questes devient manifeste si l'on remarque que le nom d'Enide vient probablement de *Gwened* « Blanche », et si l'on constate que, en fin de compte, Arthur accorde les « honneurs du Blanc Cerf » à Enide.

En outre, une autre queste est encore insérée dans l'aventure au cours de laquelle Erec obtient Enide. Il s'agit d'un thème que nous avons déjà rencontré dans l'*Art d'aimer* d'André le Chapelain : pour gagner un bel épervier posé sur une perche d'argent, Erec doit triompher d'un chevalier redoutable. Victorieux, il donne l'oiseau à Enide. Les deux jeunes gens reviennent à la cour d'Arthur, où Enide reçoit les honneurs du Blanc Cerf. Puis ont lieu les noces, auxquelles assistent, entre autres, Bilis, roi des Antipodes (ou d'Antipodes), seigneur des nains, Maheloas, seigneur de l'île de Verre, et Guingomar, seigneur de l'île d'Avalon, ami de Morgane.

Il semble que, dès lors, Erec soit parvenu au terme de ses pérégrinations ; la vie merveilleuse qu'il mène au château du roi Lac son père peut paraître figurer une existence édénique. Pourtant, bientôt, d'amers reproches, dont Enide se fait l'écho, lui sont adressés : il est devenu « récréant », il s'est arrêté en chemin, au lieu de poursuivre sa carrière. Alors Erec, accom-

(22) Les citations sont faites dans l'adaptation en français moderne de J.-P. Foucher.

(23) D'elle, il est dit : « Elle est très belle, mais sa sagesse surpasse encore sa beauté. »

pagné d'Enide, quitte le domaine royal, et part à nouveau à l'aventure. Après une série de combats dont il sort vainqueur, après qu'Enide ait failli à deux reprises lui être ravie, il arrive au château de Brandigan, où règne le roi Evrain, et où va avoir lieu l'ultime épreuve, celle de la Joie de la Cour.

Il est permis de voir, dans cet épisode, une image ou une préfiguration de la Queste du Graal. Mais l'histoire est voilé ou altérée, que cela soit volontaire ou non. L'épreuve se réduit à vaincre un chevalier, ce qu'Erec réussit sans grande peine ; et, par la même occasion, il obtient la délivrance de celui-ci, ce qui, à première vue, paraît paradoxal. Pourtant, le cadre où se déroule l'action suggère une aventure plus mystérieuse et plus profonde, à laquelle doit d'ailleurs faire allusion d'expression de Joie de la Cour. Voici la description du verger, en principe inaccessible, où Erec va accomplir l'exploit : « Autour de ce verger ne s'élevait ni mur ni palissade. Par effet de magie, il était clos sur tous côtés par un mur d'air infranchissable. Nul ne pouvait y entrer qu'en volant par-dessus ce mur. Tout le temps d'hiver et d'été il produisait fleurs et fruits mûrs. Mais les fruits ne se devaient manger que dans le verger. On ne les pouvait emporter, par l'effet d'une force mystérieuse empêchant qui était entré d'approcher de l'huis et de sortir tant qu'on n'avait pas remis le fruit à sa place. Chantaient partout en ce jardin tous oiseaux volant sous le ciel, tous les oiseaux des plus beaux chants. La terre était fertile en herbes bonnes pour médecine et en épices précieuses ». C'est l'évocation, semble-t-il, d'un jardin des Hespérides. Au milieu, Erec aperçoit « un lit d'argent, couvert d'un drap brodé d'or, dessous l'ombre d'un sycomore. Et sur le lit une pucelle, gente de corps et de visage ». C'est alors que le chevalier Mabonagrain, neveu du roi Evrain, défie Erec et est finalement vaincu. Mais, pour obtenir sa délivrance, Erec doit encore sonner d'un cor pendu au tronc d'un arbre, et dont nul n'a jamais pu sonner : « Levez-vous, sire, et vite allez prendre le cor joyeusement et faites ce que vous devez ! Maintenant, Erec s'est levé. L'autre se lève comme lui et tous deux s'approchent du cor. Erec le prend et il en sonne. Toute sa force y abandonne tant

qu'on l'entend au plus lointain. Enide s'en réjouit de tout son cœur et le roi et la cour entière. Il n'en est pas un seul qui ne partage ce bonheur, nul qui ne cesse et ne repose de faire joie et de chanter ».

De cet épisode si étrange, on peut proposer l'interprétation suivante : le verger, dont le caractère magique est attesté, est un reflet illusoire de l'Eden : c'est le monde dans toute sa séduction. Mais c'est aussi, de par son origine celtique probable, l'Autre Monde, avec le caractère ambigu qu'implique ce terme, l'Autre Monde, dont la voie est ouverte en permanence, mais, périlleuse, est réservée aux héros. Le chevalier que la pucelle y tient prisonnier, que vainc et délivre Erec, n'est autre qu'Erec lui-même, ou du moins sa forme individuelle, qui doit être arrachée à l'illusion, et par la même occasion *transformée*. Le son du cor, tel celui de la trompette de la Résurrection, annonce cette victoire sur la mort, cette dissipation du mirage, cette apparition du véritable Eden que masquait l'enchantement. « Rien ne pourrait me retenir d'aller à la queste de la Joie » avait dit Erec en arrivant au château de Brandigan. N'y avait-il pas là une allusion à la réalisation spirituelle ? Dorénavant, Erec et tous ceux qui l'entourent peuvent jouir pleinement de la joie (24).

Le héros est finalement couronné roi par l'évêque de Nantes en présence du roi Arthur, au cours d'une cérémonie splendide (25). Cette fois, Erec et Enide sont définitivement parvenus au terme de leur queste.

---

(24) En fait, l'épisode de la Joie de la Cour est issu d'une légende celtique relative à la délivrance de Mabon, soit qu'un symbolisme de ce genre s'y manifeste déjà, soit qu'elle ait été ultérieurement utilisée pour le véhiculer.

(25) La robe de sacre, brodée par quatre fées, est ornée d'images des sciences du *quadrivium* : géométrie, arithmétique, *musique et astronomie* ; Arthur remet au nouveau roi « un sceptre plus lumineux qu'un vitrail dont le pommeau était fait d'une *émeraude* grosse comme le poing. La vérité je vous ose dire qu'il n'est au monde nulle espèce de poisson, de bête sauvage, ni d'homme, ni d'oiseau volage qui sur ce sceptre ne fut peinte ou sculptée ». Cet empire sur l'ensemble de la Création évoque une royauté plus spirituelle que temporelle.



4. *Cligès.*

Chrétien aurait trouvé le sujet de *Cligès* (ou *la Fausse-Morte*) « dans un des livres de la bibliothèque de monseigneur Saint-Pierre à Beauvais ». On peut voir dans cette œuvre une synthèse d'influences orientales et d'influences celtiques, une tentative d'harmonisation des deux tendances. Elle constitue un témoignage des rapports qui ont dû réellement s'établir entre l'est et l'ouest du monde médiéval. Le cycle breton y apparaît donc, mais comme complémentaire du cycle grec, et la chose se manifestait déjà dans l'*Histoire des Rois de Bretagne* de G. de Monmouth. D'Enée à Arthur, de Troie à Caerleon, la distance est moins grande qu'on ne le pense. Chrétien remarque d'ailleurs qu'il y a continuité entre les diverses formes qu'ont revêtues la chevalerie et la connaissance qu'elle implique dans l'Antiquité et au Moyen Age : « Ce nous ont nos livres appris que la Grèce eut en chevalerie grand renom autant que de science. Puis vint la chevalerie à Rome et avec elle grande somme de savoir qui maintenant est passée en France. Dieu donne qu'elles y soient retenues ».

Les héros de *Cligès* sont en effet des princes byzantins, et le plus étrange est qu'ils vont chercher la lumière en Occident, c'est-à-dire à la cour d'Arthur, manifestement regardée comme un centre spirituel.

Le roman comprend deux parties bien distinctes. Dans la première, Alexandre, fils de l'empereur de Constantinople, part pour la Bretagne, se place sous les ordres du roi Arthur auquel il rend de grands services. Arthur l'arme chevalier et lui octroie même la couronne du pays de Galles. Alexandre s'éprend de Soredamor (Blonde d'amour), sœur de Gauvain, et leurs noces ont lieu à Windsor. Ce mariage doit représenter l'union des courants traditionnels issus d'Orient et d'Occident dont nous venons de porter, et la coupe d'or que reçoit alors Alexandre est en un sens une préfiguration du Graal (26). Sur le sym-

(26) Cette coupe est belle par sa matière, l'or, elle est plus belle encore par le travail de l'artiste, et plus encore par les pierres précieuses dont elle est ornée. Ces trois degrés de beauté peuvent être symboliques.

bolisme de l'amour et de la lumière, Chrétien trouve d'ailleurs à cette occasion de belles formules, voisines de celles que l'on rencontre chez Saint Bernard : « Le cœur n'est-il pas dans la poitrine comme la chandelle allumée que l'on met dans la lanterne ? Si vous enlevez la chandelle, il n'en sortira nulle clarté, mais tant que la chandelle dure, la lanterne n'est pas obscure et la flamme qui brille en elle ne l'abîme ni ne lui fait dommage. Il en est de même du vitrail. Il n'est ni fort ni si épais que le rai du soleil n'y passe sans l'endommager en rien. Le verre ne sera jamais assez clair pour éclairer par sa seule vertu si autre lumière ne le frappe ». Alexandre est donc un prince oriental qui cherche et obtient la lumière en Occident.

La seconde partie est la relation des amours de Cligès, fils d'Alexandre et de Soredamor, et de Fénice, fille de l'empereur d'Allemagne. On remarque tout de suite ce nom de Fénice dont Chrétien signale lui-même la valeur figurative : « Fénice s'appelait la pucelle, et ce n'était pas sans raison, car ainsi que l'oiseau Phénix est de tous les oiseaux le plus beau et qu'il ne peut y avoir qu'un phénix à la fois, ainsi Fénice, ce me semble, n'avait nulle pareille en beauté ». Il y a sans doute aussi, dans ce nom, une allusion à la « mort » et à la « renaissance » par lesquelles, nous le verrons, elle doit passer.

On a dit de *Cligès* que c'était un « anti-Tristan ». Ceci est vrai à un certain point de vue, car si la situation est identique — Fénice est l'épouse de l'oncle de Cligès — l'histoire, cette fois, se termine bien. Chrétien sauve les apparences morales et défend sa conception de l'amour conjugal opposé à l'amour courtois. Mais il ne le fait que grâce à quelques subterfuges, tel cet « anti-philtres » qui éloigne de Fénice son époux, l'empereur Alis, frère d'Alexandre. Fénice repousse avec véhémence la perspective d'être comparée à Iseult : « J'aimerais mieux être écartelée que, parlant de nous, on rappelle l'amour d'Yseult et de Tristan dont tant de folies on raconte que c'est grand' honte d'y penser !... Si je vous aime et que vous m'aimez, vous ne serez appelé Tristan et moi je ne serai votre Yseult car alors notre amour ne serait point loyal. » Pourtant, ce n'est pas sans raison que Cligès

est, quant à lui, comparé au héros de Cornouailles : « Mieux connaissait l'escrime et l'arc que Tristan neveu du roi Marc, et mieux aussi chasse à l'oiseau et chasse aux chiens. Nulle qualité ne lui manquait ». En fait, c'est une autre histoire de Tristan qui nous est contée là, mais une histoire au dénouement heureux. Le symbolisme de l'amour se révèle identique dans les deux œuvres (27).

L'épisode le plus remarquable est celui auquel il a déjà été fait allusion. Pour arracher Fénice à l'empereur, Thessala, nourrice de la jeune femme, lui administre un breuvage qui lui donne l'apparence de la mort. Fénice est ensevelie. Cligès l'enlève de sa sépulture, et la cache, lorsqu'elle est revenue à elle, dans une chambre souterraine. Cette pièce est située sous une tour qui vient d'être bâtie par *Jean*, un maître artisan sachant « à merveille tailler la pierre et le bois ». Le symbolisme de cette tour et de ses divers étages semble d'autant moins douteux qu'elle est située dans un verger, auquel on accède par une porte secrète, et au milieu duquel il y a « un arbre chargé de fleurs et bien feuillu dont les branches avaient telles formes qu'elle pendaient toutes jusqu'à terre. Et dessous l'arbre était le pré très délicieux et très beau ». N'y a-t-il pas dans ce conte, apparemment fantastique, un schéma du processus initiatique ? On y trouve effectivement une « mort » et une « renaissance », une descente aux Enfers et une arrivée au Paradis terrestre. Par la voie d'amour, Fénice est bien morte au monde pour naître à la vie véritable, dont la plénitude ne l'abandonnera plus. L'escalade de la tour, toutefois, n'est pas mentionnée.

Finalement, les deux amants sont contraints de s'enfuir en Bretagne. Mais la mort de l'empereur Alis leur permet de revenir à Constantinople où Cligès monte sur le trône.

(à suivre) Jean-Louis GRISON.

---

(27) La Bretagne elle-même n'est pas absente de cette deuxième partie du conte : Cligès y fait un pèlerinage et retourne ainsi au pays de sa naissance. Il y triomphe successivement de Lancelot, de Perceval et de Gauvain, mais, après avoir servi un moment le roi Arthur, il revient à Constantinople.

NOTES DE LECTURE

UN LIVRE SUR LA MÉDECINE CHINOISE TRADITIONNELLE

Qu'un professeur, sociologue et médecin, publie en 1973 un ouvrage tout empreint d'esprit traditionnel authentique (1), cela surprendra sans doute la plupart des lecteurs habituels d'ouvrages médicaux. Mais nous espérons que plusieurs verront là un « signe des temps » favorable, à ajouter à plusieurs autres que nous avons signalés récemment. La couverture du livre est illustrée par une représentation shématique de la Grande Triade, l'Homme, médiateur entre le Ciel et la Terre, étant figuré par la croix (2). Dans un avant-propos dont il faudrait tout citer, le professeur Lavier expose d'emblée la considération qu'il porte à la science traditionnelle et le peu de cas qu'il fait de la pseudo-science moderne. Il écrit : « Lors- « qu'on définit la tradition... comme étant la science « de nos ancêtres, la réaction habituelle est une scep- « tique ironie chez les plus polis, un tollé hilare chez « les autres, tous étant dûment conditionnés par l'en- « seignement des écoles et des universités, qui pré- « tendent que les ébauches d'êtres humains qu'étaient « ces ancêtres ne sauraient avoir eu les vastes con- « naissances de l'homme de nos jours. »

L'auteur avertit que le propos de son ouvrage « est « justement de montrer... que les connaissances tra- « ditionnelles, du fait même qu'elles se placent sur « un mode qualitatif alors que la science actuelle « est limitée à la stricte quantité, lui sont incontes- « tablement supérieures ». Prenant comme exemple les constructions des anciens, des Pyramides égyp-

(1) Jacques-André Lavier. *Médecine chinoise, médecine totale.* (Bernard Grasset, Paris).

(2) L'ouvrage est d'ailleurs accompagné de 25 figures symboliques illustrant la doctrine cosmologique et anthropologique chinoise.

tiennes et amérindiennes aux trilithes de Stonehenge, il remarque : « Il est vraiment trop facile de ne voir « dans ces constructions que le simple résultat du « labeur de fourmis d'une innombrable armée d'es- « claves sans aucune formation particulière, travail- « lant sous les ordres de quelques illuminés tyran- « niques... C'est l'ensemble des connaissances ancien- « nes, dont les ouvrages d'art précités portent tou- « jours témoignage, que nous transmet la tradition, « bien que celle-ci, au cours des âges, se soit scindée « en plusieurs sous-traditions. »

L'auteur pense que la tradition des Protochinois, qui remonte « à une époque non historique... est « historiquement la plus reculée, et par conséquent « la plus proche de la Grande tradition primordiale « des hommes ». Il écrit aussi : « En raison de son « caractère fondamentalement universel, et afin d'être « comprise de chacun hors des expressions verna- « culaires, la Tradition utilise le langage des sym- « boles ... L'homme actuel n'a plus du tout les mêmes « processus de pensée que celui de jadis, et ce qu'on « est convenu d'appeler ses motivations sont totale- « ment différentes ; et ce n'est pas là la moindre « erreur des historiens, pour qui l'homme est sup- « posé avoir toujours pensé de la même manière. « Connaissance immuable parce que totale, acquise « par d'autres moyens que les dérisoires découvertes « du monde moderne, qui ne fonde sa science frag- « mentaire et toujours revisée que sur des observa- « tions fortuites ou des incidents expérimentaux, la « Tradition ne tolère aucune discussion en ce qui « concerne son contenu, et par là échappe à toute « espèce de critique : ou bien on l'accepte, ou bien « on la rejette dans sa totalité, car chacun de ses « éléments est étroitement dépendant de l'ensemble « des autres, et ne peut en être abstrait sous aucun « prétexte, car il perdrait alors tout son sens. [Mais] « nous nous bornerons simplement, dans le présent « livre, à donner une sorte de vue d'ensemble de ce « qu'est le point de vue traditionnel en matière de « médecine, sans chercher pour autant à vulgariser « ce qui ne saurait l'être, car qui dit vulgarisation « dit simplification, et par la suite altération. C'est « la raison pour laquelle nous respecterons soigneu-

« sement le mode de pensée propre à la Tradition, et « n'utiliserons que lui, sans chercher aucunement à « faire appel à des démonstrations dans le style mo- « derne, qui se révéleraient parfaitement inadéquates « à notre sujet. »

***

Partant de tels principes, il n'est pas étonnant que l'auteur ait retrouvé la presque totalité des thèses formulées par Guénon, que pourtant il ne cite jamais et dont il ne semble pas avoir eu connaissance. A chaque page de son ouvrage, d'une lecture passionnante, apparaît l'identité des positions prises par les deux auteurs. Citons par exemple quelques phrases prises presque au hasard : « Pour la tradition, tout « phénomène cyclique s'applique, sans exception au- « manifestation et, comme pour l'homme, se produit « en même temps sur le plan de la qualité et celui « de la quantité, dont les proportions varient selon « le moment du cycle... C'est assez montrer que le « phénomène apparaissant entre Ciel et Sol est appelé « cune, à tout ce qui tombe sous nos moyens de per- « ception » (p. 25).

Nous ne nous arrêterons pas sur certaines précisions ayant trait à la tradition extrême-orientale (3). L'auteur y fait un constant usage de « la loi d'analogie, principal instrument de la connaissance traditionnelle » (p. 33). Mais nous insisterons sur quelques

(3) Voici par exemple quelques détails intéressants sur le moment auquel les Chinois ont fixé le commencement du jour : « Le point Matin, que la Tradition nomme point du « chant du coq, marque le début réel du nycthémère, qui est « le moment où le soleil quitte la zone inactive pour passer « en zone active. Ce point correspond à trois heures du matin, « à mi-chemin entre minuit et six heures (aube un jour « d'équinoxe) ». La détermination de trois heures du matin comme commencement du nycthémère est une application de la notion de « juste milieu », si importante dans la tradition extrême-orientale. On peut faire à ce propos une curieuse remarque. Si l'on passe des représentations temporales aux représentations spatiales, trois heures du matin sur le cadran nycthéméral correspond à la direction Nord-Est sur la rose des vents. Or, dans la Franc-Maçonnerie, la réception au premier degré (qui marque le commencement de la carrière initiatique du nouvel Apprenti) est constituée par un ensemble de « points » dont le dernier est la « prise de possession de l'angle Nord-Est » de la Loge.

sujets d'une grande actualité, et sur lesquels le professeur Lavier est particulièrement qualifié pour porter un jugement, étant donné que ces sujets touchent directement à des disciplines en rapport étroit avec l'art médical.

Voici en quels termes l'auteur parle de la « doctrine » évolutionniste :

« Depuis le siècle dernier, la science officielle prétend, sans d'ailleurs apporter aucune preuve à ce « qu'elle affirme, que l'homme est une sorte d'animal qui se serait peu à peu perfectionné au cours « des âges. Etonnante opinion, qui n'est en fin de « compte qu'une pure profession de foi, une hypo- « thèse parfaitement gratuite qu'il nous faut accepter « à la façon d'un dogme, et selon laquelle la vie « serait apparue par hasard au sein de la mer : des « molécules s'étant par hasard associées, se sont sou- « dain et toujours par hasard, mises à absorber cer- « taines choses qui leur plaisaient, et à en rejeter « d'autres qui ne leur convenaient plus. Puis, après « cette invention du métabolisme, cette cellule forma, « en s'associant par hasard à d'autres... une sorte de « colonie appelée tissu. Toujours par hasard, ce tissu « en trouva d'autres..., s'associa à eux, et ainsi appa- « rut un organisme.

« Il paraît que c'était un poisson ; mais ledit pois- « son... s'ingénia à transformer incontinent ses bran- « chies en poumons et ses nageoires en pattes pour « devenir reptile et vivre sur terre.

« Notre supposé ancêtre... se fabriqua aussitôt une « paire d'ailes à partir de ses ex-nageoires devenues « entre temps pattes antérieures, afin de pouvoir réa- « liser son nouveau rêve : prendre son vol. D'autres... « refusèrent de changer de milieu mais, pour ne pas « être en reste vis-à-vis de leurs ex-semblables, se « mirent à transformer frénétiquement telle ou telle « partie de leur corps, parce qu'il fallait absolument, « semble-t-il, que les transformations s'accomplis- « sent...

« Nous préférons arrêter là cette trop absurde cas- « cades de miracles jamais vérifiés, au terme de la- « quelle un homme serait sorti [d'un ancêtre commun « au singe et à l'homme]. Mais alors, comment se

« fait-il que nous n'assistions plus à ces extraordi-
« naires phénomènes ? Pourquoi les poissons ne de-
« viennent-ils plus reptiles, etc. ? Ces questions... ont
« probablement hanté l'esprit des évolutionnistes, car
« ils devinrent transformistes en s'appuyant sur le
« phénomène des mutations... Hypothèse de rempla-
« cement qui ne résout rien... Quant aux soi-disant
« mutants que sont les monstres fabriqués en labo-
« ratoire par bombardement de radiations ou inocu-
« lations de produits les plus divers, le seul carac-
« tère qu'ils ont en commun est l'incapacité de se
« reproduire (4).

« Et les hommes primitifs qui vivent encore de
« nos jours, protestera-t-on ? Voilà où mène la fré-
« nésie de chercher une preuve tangible à la théorie,
« car la tendance des races blanches à se considérer
« comme le parfait aboutissement de la chaîne évo-
« lutive est telle qu'elles oublient que les Africains
« ou les indigènes d'Australie ne sont en rien des
« primitifs, mais tout au contraire les survivants de
« grandes civilisations antérieures. Leurs rites étran-
« ges, leurs médecines, ne sont en aucune façon les
« balbutiements d'une intelligence naissante, mais
« bien les bribes d'une tradition qui fut très élaborée,
« et qu'ils ne comprennent plus (5). »

Pour le professeur Lavier, l'homme actuel « est au
« terme non d'une évolution mais d'une involution...
« et toutes les sous-traditions, aussi bien orientales
« qu'occidentales, font état de cette *chute de l'homme*,
« d'une dégradation progressive à partir d'un ancêtre

(4) Ici comme en d'autres citations, nous avons dû, pour éviter de reproduire des pages entières de l'ouvrage, condenser assez considérablement l'exposé de l'auteur, non sans détriment, hélas ! pour la rigueur de l'argumentation — et aussi pour la verve du style.

(5) Un autre argument contre la thèse selon laquelle les sauvages actuels seraient des « primitifs », c'est l'extraordinaire perfection et complexité de leurs langues. Le géographe Jean Brunhes, dans un recueil intitulé *Races*, publié entre les deux guerres, avait signalé qu'il existe dans la Terre de Feu une tribu (Yaghans ou Alakaloufs) aujourd'hui réduite à une vingtaine d'individus misérables, vivant nus sous un vent perpétuel et glacial. Or, cette tribu « porte » une langue tellement riche en mots abstraits qu'on pourrait traduire avec elle l'œuvre entière de Shakespeare.

« supérieur. Au cours de cette déchéance, n'en dé-
« plaise à ceux qui prétendent que l'homme se per-
« fectionne de plus en plus à partir d'un ancêtre
« inférieur, inspirés, ou plutôt conditionnés qu'ils
« sont par l'évolutionnisme, l'homme vit ses pou-
« voir diminuer, à tel point qu'il dut chercher une
« aide extérieure pour survivre. » Cette aide extérieure, c'est précisément la médecine.

Plus loin, l'auteur ajoute : « Nous sommes donc
« actuellement... à la fin d'un cycle... Et puisque l'eau
« était l'agent de la précédente catastrophe, c'est bien
« évidemment l'élément opposé [le feu] qui rasera
« la surface de la planète... Est-il besoin de préciser
« à quelle sorte de feu destructeur nous pensons ?
« (p. 63) ».

⁂

Passons maintenant à un autre sujet : la psychanalyse, « question, dit l'auteur, d'une extrême gravité », étant donné les initiatives multiformes de « nos ac-
« tuels psychologues qui, à divers égards, jouent véri-
« tablement le rôle éminemment dangereux d'appren-
« tis sorciers ». M. Lavier n'est pas tendre pour ce qu'il appelle très justement « la toxique psychologie
« des prétendues profondeurs ». Il écrit :

« Que font certains psychanalystes, lorsqu'ils cher-
« chent à rendre conscient ce qui réside dans le sub-
« conscient, sinon mettre de l'eau sur le feu, trans-
« porter le secteur inférieur dans le conscient (sec-
« teur supérieur) ? ... De même que la quille est
« nécessaire à l'équilibre du bateau, le lest du sub-
« conscient doit absolument rester à l'état d'immo-
« bilité et, dans ce sens précis, certaines écoles sem-
« blent prétendre que la position normale d'un ba-
« teau est d'avoir la quille en l'air et les voiles dans
« l'eau !

« Tout cela provient de la regrettable confusion
« commise par ceux qui ont pris l'*inférieur* pour le
« *profond*. On croit que le subconscient... représente
« la profondeur même des fonctions psycho-mentales,
« alors qu'il ne s'agit, en réalité, que de la qualité
« la plus inférieure que puissent acquérir les idéo-

« gènes (6), à un tel point qu'ils sont totalement inu-
« tilisables, résidus irrécupérables de la raison et des
« automatismes intellectuels. Dans ce sens, le sub-
« concient est en tous points comparable à un vide-
« ordures de l'intellect. Le plus grand chef-cuisinier
« du monde est bien obligé de laisser des déchets qui
« seront versés aux poubelles. Or, est-il pensable un
« seul instant que le contenu desdites poubelles puisse
« être de quelque utilité dans la confection d'un pro-
« chain repas de gala ?

« Qu'on l'exprime bien clairement : il s'agit là
« d'une authentique subversion, et les malheureux
« qui se croient guéris par de telles méthodes sont,
« en réalité, irréversiblement précipités dans le sens
« de la contre-illumination. »

Examinant la technique de l'intervention psychanalytique, l'auteur en souligne les dangers, tant pour le praticien lui-même (à cause du phénomène bien connu du « choc en retour ») que pour le patient, livré sans défense « à tous les influx subtils venus d'en bas ». Et il poursuit : « La plupart des cas de
« possession viennent de là, et que le lecteur sache
« bien que ces cas ne sont pas rares, bien au con-
« traire, et nous pouvons même affirmer que beau-
« coup de malades prétendus atteints de psychose
« ne sont en fait que des possédés, et que leur cas
« ne relève aucunement du psychiatre, mais bien plu-
« tôt de l'exorciseur, dans la mesure où l'état actuel
« des religions permet une telle qualification, mais
« là n'est pas la question. »

***

Le professeur Lavier aborde aussi la question de la réincarnation. Voici ce qu'il en dit :

« Le seul fait que nous soyons actuellement dans
« certaines conditions d'existence (l'espace-temps)
« prouve que nous n'y fûmes jamais antérieurement,
« et que nous n'y serons jamais plus, ce qui élimine
« radicalement toute notion de réincarnation (à ne
« pas confondre avec ce que les sous-traditions ap-

(6) C'est-à-dire, selon la terminologie de l'auteur, les « germes des idées ». Voir sur ce point les considérations données aux pages 67 et suivantes, appuyées par la figure 11.

« pellent métempsycose et transmigration, phénomè-
« nes appartenant à certaines catégories de mémoi-
« res). Cela n'exclut nullement, au sens métaphy-
« sique, la permanence de l'être qui, selon la loi des
« cycles, persiste au contraire, grâce au centre de son
« plan supérieur, qualitatif, donc doué d'une durée
« illimitée que ne possède aucunement la quantité, —
« mais change en quelque sorte d'orbite, c'est-à-dire
« de conditions d'existence, chaque fois qu'il termine
« un cycle pour en commencer un suivant. Donc, si
« les fantômes ne sont certainement pas des morts
« qui reviennent, ils n'en existent pas moins pour
« autant : ce sont des résidus sans individualité au-
« cune, des chevaux anonymes sans aurige (7), dis-
« ponibles parce que sans char, et qui sont prêts à
« obéir à n'importe quel ordre, que celui-ci soit con-
« cient, quand le spirite *désire* voir le spectre de
« tel ou tel, et lui indique sans en avoir la moindre
« conscience le comportement qu'il veut qu'il ait.
« Mais le spiritisme est encore une création du siècle
« dernier, dont le matérialisme effréné s'est prolongé
« jusque dans la matérialisation des morts ! Il est
« bien connu que, lorsqu'un lieu est hanté, il y a
« toujours un cadavre enterré clandestinement dans
« les environs, et qu'il suffit alors que le *rite* funé-
« raire soit accompli pour que les phénomènes de
« hantise cessent immédiatement et définitivement. »

***

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail les précisions données par le professeur Lavier sur la médecine chinoise traditionnelle, dont il met bien en évidence les caractères qui la différencient fondamentalement de la médecine occidentale moderne. Cette dernière, dit-il, « ne reconnaît que ce qu'elle peut « appréhender par la mesure, et laisse ainsi échapper « les manifestations qualitatives, qui sont pourtant « essentielles ». En conséquence, « la médecine occi- « dentale est finalement restée empirique, et le fait « de changer cette dénomination au profit d'une mé- « decine expérimentale n'y change rien ». Pour l'au-

(7) L'auteur emploie très fréquemment le symbolisme traditionnel du char traîné par le cheval et dirigé par l'aurige.

teur, cette médecine expérimentale représente le troisième et dernier stade d'une dégénérescence progressive dont l'empirisme était le terme moyen. Cette dernière phase voit se développer une succession « d'hypothèses explicatives, lesquelles sont d'ailleurs « toujours révisées, voire même souvent abandon- « nées au profit d'autres plus nouvelles, mais qui n'en « subiront pas moins le même sort tôt ou tard. Dans « cette période scientifique, la médecine cherche par « là à justifier ses actes par des théories établies « postérieurement à eux, ce qui est exactement l'in- « verse de la démarche traditionnelle. Mais en notre « époque de subversion, nous sommes habitués à voir « un aveugle tâtonnant mettre la charrue devant les « bœufs ! »

L'auteur ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur les conséquences de l'occidentalisation accélérée qu'on peut observer actuellement en Orient. « Même en « Chine, dit-il, des techniques comme l'acupuncture « sont devenues empiriques, puis scientifiques et, à « l'heure actuelle, si l'on y mentionne encore parfois « le système des cinq éléments dans certaines écoles « et quelques rares traités, ce n'est qu'à titre épiso- « dique, disons même folklorique » (8).

L'acupuncture, dont on vient de parler et qui, pour la plupart de nos contemporains occidentaux, consti-

---

(8) Plus loin il écrit : « Nous avons vu en Occident, et « même récemment en Extrême-Orient (où, inspiré que l'on « est maintenant des idées occidentales, on cherche à rendre « l'acupuncture scientifique), des instruments qui n'ont plus « rien de commun avec ceux que la Tradition exige... Ce sont « là des aberrations issues, les unes d'une flagrante incom- « préhension, les autres de directives politiques, les dernières « de conceptions scientistes, tout cela ne devant d'aucune façon « être considéré comme conforme à la Tradition, n'étant que « la conséquence des multiples contingences de l'époque ac- « tuelle ». — Le professeur Lavier insiste en particulier sur le danger d'appliquer l'acupuncture sur des points du corps interdits par les règles traditionnelles : « Il nous est arrivé « de voir des malades qui avaient reçu un traitement sur des « points interdits, de la part de praticiens insuffisamment « informés ; et lesdits malades présentaient tous des troubles « organiques, nerveux, psychiques, etc., parfaitement irréver- « sibles, résistant à tous les traitements possibles. Ce sont « malheureusement des malades irrécupérables, qui suffisent « amplement à montrer que ces interdictions ne doivent pas « être prises à la légère, quoi qu'en prétendent d'aucun. »

tue l'essentiel de la médecine chinoise, n'est pourtant, nous dit l'auteur, qu'un des cinq moyens thérapeutiques dont cette médecine dispose, et qui sont, par ordre hiérarchique : l' « ouverture du conscient » (9), l'alimentation, les remèdes (10), l'acupuncture, les interventions chirurgicales. Mais, encore une fois, nous n'avons pas qualité pour nous arrêter trop longuement sur la partie proprement médicale de l'ouvrage de M. Lavier. Signalons cependant qu'il a bien vu l'influence désastreuse, pour la santé physique et mentale de nos contemporains, des « poisons » de la civilisation moderne que les Occidentaux exportent dans toutes les parties du monde (11).

---

(9) Sur ce point, cf. le chapitre XI de l'ouvrage. « Il s'agit de récupérer dans la mesure du possible le contact avec le Ciel et, cela obtenu, d'exploiter au maximum cette fonction recouvrée ». Nous ne saurions dire si une telle technique est applicable à ceux qui sont étrangers à la tradition extrême-orientale. En tout cas, l'auteur a tenu à marquer très nettement que l' « ouverture du conscient » est en quelque sorte l'opposé « bénéfique » de la psychanalyse.

(10) Il semble, dit l'auteur, qu'à l'origine la pharmacopée chinoise ne comprenait que 365 plantes. Par la suite, l'empirisme gagnant, elle en vint à utiliser un nombre considérable de médicaments empruntés aux trois règnes de la nature. Le répertoire de ces remèdes ne compte pas moins de 2.000 pages (pp. 180-181).

(11) Il énumère plusieurs causes graves de déséquilibre physiologique : « Voyages de plus en plus rapides, alimentation « délirante, tension nerveuse grandissante, vie nocturne, déve- « loppement de l'agressivité à laquelle tentent de s'opposer des « morales bêlantes, parfaitement inefficaces, recherche effré- « née du profit et du pouvoir, industries polluantes, théra- « peutiques chimiques hautement toxiques, chirurgies muti- « lantes, médecines stantardisées, où la machine apparaît, « psychologies démoniaques, enseignement par conditionne- « ment qui éteint tout le plan intellectuel (par développement « des automatismes), lequel ne reçoit dès lors plus d'idéogènes, « d'autant que les religions ont perdu tout sens métaphysique. « A cela s'ajoute l'extinction progressive de la cellule fami- « liale. Passons sur les fausses traditions qui empoisonnent « l'esprit en prétendant remplacer la Pensée perdue, spiritisme, « astrologie, fausses synthèses des religions, toutes les doc- « trines fondées sur la théorie de l'évolution ou sur la maté- « rialité des quatre éléments grecs. De toutes ces écoles soi- « disant ésotériques, rien ne peut être retenu, bien au contraire. « Et ne parlons pas des dangereuses importations d'Orient, « du genre yoga ou zen, véritablement maléfiques pour l'Occi- « dental. Peut-on alors s'étonner que les mères mettent au « monde de plus en plus de monstres, que des maladies nou-

***

Un guénonien qui lit l'ouvrage dont nous venons de parler est constamment amené à penser à l'enseignement de Guénon, et notamment à *La Grande Triade* et à certains chapitres du *Règne de la Quantité* (12). La terminologie des deux auteurs est le plus souvent la même (13). Quelques légères différences doctrinales (par exemple sur la « dignité » respective du cœur et du cerveau) pourraient sans doute s'expliquer par certaines différences de points de vue. Enfin, quelques nuances d' « appréciation » sont évidemment le fait des préférences personnelles de l'un et de l'autre. Le professeur Lavier, sinologue, et qui a pour la tradition extrême-orientale une prédilection bien naturelle, « privilégie » en quelque sorte les traditions des peuples sédentaires, peuples qui furent si souvent victimes des incursions des nomades (14). Du moins, il ne nie aucunement la légitimité des traditions des peuples pasteurs. On a vu que, sur tous les points importants, et en particulier sur la référence à la Tradition primordiale, ses positions sont rigoureusement orthodoxes. La publication d'un tel ouvrage est donc un événement qu'il importait de signaler.

Denys ROMAN

« velles apparaissent, telles les terribles collagénoses, processus d'autodestruction de l'organisme ? Après cette faillite « qu'est la perte des plus hautes fonctions humaines, suivi « de l'anarchie du cancer, voici le suicide collagénique. » (pp. 204-206).

(12) Certains points que Guénon n'avait fait qu'aborder en passant sont l'objet, chez M. Lavier, d'une attention particulière. On sait qu'à notre époque où la religion se désacralise de plus en plus en Occident, on assiste à une véritable sacralisation des activités profanes les plus insignifiantes. Notre auteur écrit : « L'homme cherchera à sacraliser cette activité « artificielle et nocive qu'est le sport ou l'entraînement, en « instaurant le culte du muscle, pseudo-rituel auquel rien ne « manque, depuis le recueillement avant l'effort jusqu'à la « parodie de la flamme soi-disant sacrée des olympiades. » Il faut rappeler que les véritables Jeux Olympiques, ceux des Grecs, avaient un caractère religieux. Il est même dit que par deux fois Pythagore y concourut et y triompha.

(13) Le professeur Lavier, pour désigner le terme inférieur de la Grande Triade, emploie le mot « Sol », alors que Guénon emploie le mot « Terre ».

(14) On sait que la Grande Muraille de Chine fut élevée pour protéger l'Empire contre les invasions des peuples de race turco-mongole.

EXEMPLE RÉCENT DE RÉPÉTITIONS CYCLIQUES

Les événements qui se sont déroulés en France en mai-juin 1968 ont surpris tout le monde, et tout d'abord nos gouvernants, par leur soudaineté et leur ampleur. Maintenant que tout cela appartient au passé et qu'il est possible de les situer dans le courant de l'histoire on constate que cette année si mouvementée de 1968 fut l'un des « points principaux d'interférence formant ainsi les « nœuds » du canevas sur lequel semble être tissée l'histoire » (1).

La presse a d'ailleurs signalé au moins deux de ces « interférences », mais il y en a d'autres, comme nous le verrons tout à l'heure. En premier lieu, il y a eu la grande ressemblance entre les événements de 1968 et ceux de 1936. Dans les deux cas, une grève générale a paralysé l'ensemble de la France, pour se terminer de la même façon, par des accords très avantageux pour la classe ouvrière. Tout cela à l'intervalle de 32 ans. Mais comme il n'existe pas de période cyclique de 32 ans, la question peut se poser : s'agit-il de (30 + 2) ans, ou de (33 — 1) ans ? Il existe en effet une période trentenaire (étudiée par les auteurs allemands, et notamment Stromer von Reichenbach), ainsi qu'une période de 33 ans (3 fois 11 ans), qui permet d'aboutir au siècle (3 x 33 + 1 année jubilaire).

A ce sujet on a remarqué qu'en 1869, soit 99 ans plus tôt, des émeutes semblables à celles de 1968 avaient déjà causé des dégâts dans le Quartier Latin, à Paris. L'intervalle cyclique peut s'écrire : 99 = 100 — 1. La période cyclique étant en effet de 1 siècle.

Si nous remontons plus loin encore, nous retrouvons, en 1848, à Paris, de semblables troubles so-

---

(1) K.E. Kraft. Lettre à l'auteur (21-4-1937).

ciaux à caractère révolutionnaire, ceci à l'intervalle exact de 120 ans, soit 4 fois 30 ans. Mais il y a beaucoup mieux : la Révolution de 1789, qui débute précisément au mois de mai, soit 179 ans avant la grève de mai 1968. Or on a : 179 = 180 — 1. Autrement dit, il s'agit ici d'une période cyclique, éminemment traditionnelle, de 180 ans = 6 x 30 ans. En continuant nos investigations, nous arrivons à l'une des dates cruciales de l'histoire de France, soit mai, juin et juillet 1429, avec l'entrée en scène de Jeanne d'Arc, 539 ans (540 — 1) avant les événements de mai-juin 1968. Et l'on a bien : 540 = 3 x 180 = 6 x 30 (donc un cycle multiple de la période trentenaire).

Cela dit, il paraît intéressant de totaliser les écarts entre les intervalles réels et les périodes théoriques. On obtient ainsi :

+ 2 ans — 1 an — 1 an = 0.

Autrement dit, les écarts s'annulent, en sorte qu'il y eu effectivement, en mai-juin 1968, convergence de plusieurs répétitions cycliques, et ceci explique la brusque ampleur des manifestations de cette époque.

Ce n'est pas tout. Environ huit à neuf mois après ces événements, le général de Gaulle se retirait, et le « dauphin » Georges Pompidou était élu Président de la République, en juillet 1969, soit exactement 540 ans après le sacre de Charles VII (juillet 1429). Auparavant, les émeutes de 1869 au Quartier Latin avaient suivies l'année suivante soit en 1870, par la chute de Napoléon III, qui sera remplacé par le président Adolphe Thiers, Pareillement en 1848 (soit 120 ans avant 1968), le roi Louis-Philippe avait été renversé, il devait être supplanté finalement par le prince Louis-Napoléon, le futur Napoléon III. En 1789, les événements de mai et juin avaient mis fin à la monarchie absolue, ce qui préludait à l'avènement de la Ire République en 1792. De 1969 à 1789, l'intervalle est de 180 ans ; en se reportant encore de 180 environ en arrière, nous rencontrons également un changement de règne, lors de l'assassinat du roi Henri IV en 1610 (soit 359 ans = (360 — 1) ans avant 1969). Nous pouvons même remonter beaucoup plus loin, plus loin en tout cas que le sacre

de Charles VII, soit 1080 ans = 2 x 540 ans = 3 x 360 ans avant les événements de 1968-1969, voici ce que nous lisons dans l'histoire de France : En 887, Diète de Tribur et déposition de Charles le Gros. En 888, mort de Charles le Gros ; Eudes, roi de France (Eudes était un capétien, son élection annonçait le futur changement de dynastie).

Les dates ci-dessus, qui amenaient chaque fois un changement, soit de règne, soit de dynastie, soit même de régime politique, paraissent bien former, comme il a été dit plus haut « les nœuds du canevas sur lequel semble être tissé l'histoire », et sauf le cas de 1870 (où l'intervalle théorique est de 100 ans) toutes les autres dates reviennent à des périodes multiples de 30 ans. Ce sont :

120 ans = 4 x 30 ans ; 180 ans = 6 x 30 ans ; 360 ans = 12 x 30 ans ; 540 ans = 3 x 180 ans et 1080 ans = 3 x 360 ans = 2 x 540 ans.

(A signaler aussi le retour du prénom Charles à 540 ans d'intervalle).

Pour terminer, il nous faut revenir au cycle trentenaire. En août 1968, la Tchécoslovaquie était envahie par les troupes soviétiques, cela 30 ans après l'invasion de la Bohème par Hitler. En mars 1969, les gouvernants soviétiques « mettaient au pas » le gouvernement tchèque en lui imposant un dirigeant de leur choix ; trente ans plus tôt, soit en mars 1939, Hitler avait pareillement soumis la totalité de la Tchécoslovaquie. Depuis lors, et compte tenu de cette remarque du Président Pinay : « Les guerres d'aujourd'hui sont économiques », on peut constater un certain parallélisme entre les faits d'il y a trente ans et ceux d'aujourd'hui. Je citerai seulement, à titre d'exemple, ce qu'on a appelé un « Pearl Harbour » monétaire, soit la déclaration de non-convertibilité du dollar par le Président Nixon, le 15 août 1971, soit trente ans environ après Pearl Harbour » (7 décembre 1941). Les adversaires étaient toujours les mêmes : Américains d'un côté et germano-nippons de l'autre. Dans l'actuelle guerre économique, l'Allemagne a subi de grosses pertes en février 1973 (par suite de la spéculation sur le mark),

cela exactement trente ans après le désastre de Stalingrad.

J'ajouterai, pour conclure, que la connaissance des lois de répétitions cyclique ne suffit pas pour comprendre le déroulement de l'histoire. Il faut tenir compte également des lois du Mouvement de l'histoire, comme je l'ai montré dans « L'Ere future et le Mouvement de l'Histoire ».

Gaston GEORGEL.

LES LIVRES

L'enseignement de Ramana Maharshi. — Albin Michel, 1972. — Il y a près de quarante ans qu'ont paru les premiers opuscules rapportant les entretiens qu'avaient avec Ramana Maharshi les hôtes de son ashram. R. Guénon a longuement rendu compte dans les « Etudes Traditionnelles » de décembre 1938, des premiers d'entre eux : « Who am I ? » et « Talks with Mahrshi », ainsi que des courts poèmes du Maharshi dont il avait déjà parlé dans les numéros d'octobre 1935 et d'avril 1936. Un volume très enrichi de ces « Talks » a rassemblé, il y a dix ans, de nombreuses conversations relatives aux années 1935-39. C'est de cet ouvrage que sont extraites les pages de traduction française qui viennent d'être publiées : six cents pages éblouissantes qui se lisent sans que l'intérêt faiblisse, on peut d'ailleurs ouvrir le livre à l'une quelconque d'entre elles : les visiteurs défilent sous les yeux, avec leurs problèmes et leurs tempéraments personnels. Certaines questions sont très naïves, d'autres proviennent d'érudits ou de sages. Le Maharshi, image vivante de la Paix, d'une bonté infinie pour tous les affligés (les seuls propos durs sont relatifs à des « débutants » qui se croyaient parfaits), répond de façon adaptée à chaque interlocuteur, ramenant toujours à l'essentiel : « Demandez-vous : qui suis-je ? — Soyez ce que vous êtes ».

Bien qu'il mette constamment en garde contre l'erreur de voir en un gourou un être comme les autres (« vous l'imaginez être comme vous ! » § 348), il accepte une fois (§ 543) de confirmer son état de « Jnânin », d'Etre réalisé. D'où l'autorité de son avis : « Il n'y a pas de plus grand mystère que le fait que nous cherchons la Réalité, alors que nous sommes cette Réalité ». (§ 119). C'est un mystère, et c'est une tâche impossible à l'homme que d'opérer par lui-même ce renversement de perspective, cette plongée en soi par laquelle l'être réalise qu'il est le Soi (205). Cette tâche impossible à l'homme est celle de la grâce « qui guide toujours, qui est toujours présente » (374) ; la grâce étant le Soi (133). Comment obtenir cette grâce ? « Par la soumission » (235), « en s'abandonnant » (281), « l'abandon de soi est synonyme de bonheur éternel » (368). « Le Soi prend alors la forme du gourou, à la fois intérieur et extérieur. De l'extérieur il pousse le mental à s'intérioriser, de l'intérieur il le tire vers le Soi et l'aide à obtenir l'état de quiétude » (172).

Quoique la voie indiquée par le Maharshi ne soit pas en contradiction avec celle de Bhakti qu'il dit être en essence identique à la sienne, elle est plutôt considérée comme une voie de Jnâna et l'enseignement coïncide avec celui du Védânta. Toutefois, à la question posée par Olivier Lacombe (163) : « Est-ce que votre enseignement est le même que celui de Shankara ? » il est répondu : « L'enseignement du Maharshi n'est que l'expression de sa propre réalisation. Ce sont les autres qui trouvent qu'il correspond à celui de Shankara ». Cet enseignement se réfère constamment aux Upanishad, à la Bhagavad-Gîtâ et souvent au Vivékachudamani de Shankara.

Deux références à la Bible reviennent fréquemment dans la bouche du Maharshi : le nom divin révélé à Moïse : « Eheieh asher Eheieh », qu'il traduit : « L'Etre absolu est ce qui est » (88) ; et aussi le verset du psaume 45-46 : « Vacate et videte quoniam ego sum Deus ». « Tout le Védânta est contenu dans deux passages de la Bible : Je suis celui qui suis, et Reste tranquille et sache que je suis Dieu ». (299).

Il serait trop long de signaler tout ce sur quoi le Maharshi revient sans cesse en ce qui concerne les méthodes (japa, prânâyâma) destinées à faciliter l'état de Réalisation qu'il qualifie de « sommeil éveillé ». Ses avis paraissent quelquefois contradictoires, sans doute parce que formulés dans des conditions différentes ou encore parce que pas assez rapportés fidèlement par les interlocuteurs : ainsi, dans un recueil antérieur (Etudes sur Ramana Maharshi, II, p. 113), il aurait dit que le célibat était indispensable dans la vie spirituelle, alors que, dans celui-ci, il affirme à maintes reprises le contraire ; de même, en plusieurs passages, il paraît admettre, comme la plupart des Hindous, la réincarnation de l'homme sur terre, ce que Guénon a toujours dit être une impossibilité métaphysique. Mais ailleurs (512), il dit que si les mérites l'emportent sur les démérites, la renaissance se produit dans les régions paradisiaques, au cas contraire dans les régions infernales, d'où il faut conclure que les autres formulations d'apparence « réincarnationnistes » ne sont que des expressions symboliques, utiles pour la conception pratique des choses et pour la « foi », mais qu'on ne peut donc pas prendre au sens littéral.

Il faut insister sur l'extrême limpidité avec laquelle le Maharshi traite les sujets les plus ardus, quand son interlocuteur l'y engage, sur la spontanéité de ses réponses entremêlées de questions et parfois, de silences. Ce livre donne une impression de la présence du Jnânin, dans la mesure où cela est possible par de tels moyens, ce dont doutent d'ailleurs, ceux qui ont eu la grâce « de vivre à ses pieds une grande expérience de leur vie ».

Jacques BONNET.

Raoul Auclair : *La Fin des Temps* (Le nouveau Livre des Cycles), Editions Fayard, 1973, 273 pages. — Disons tout de suite que ce livre, qui ne manque pas d'aperçus aussi intéressants qu'originaux, ne peut pas et ne doit pas être considéré comme un exposé magistral de la doctrine des cycles. L'auteur n'avait d'ailleurs pas cette prétention, puisqu'il avertit ainsi le lecteur. (Préface, p. IV) :

« Quelle autorité avais-je pour écrire ce livre ? Aucune assurément. Je ne suis pas un savant ; encore moins un sage. Ce que je suis : un innocent. Les dieux sont larges envers les innocents... »

L'innocence, malheureusement, ne suffit pas dans un domaine qui relève de la science traditionnelle. Il s'ensuit que l'ouvrage de M. Raoul Auclair comporte certaines erreurs d'autant plus regrettables qu'elles viennent déparer un travail qui présentait un réel intérêt.

Cernons d'abord le sujet du livre : « ...il ne s'agit point, dans cette chronologie, de l'âge du monde, mais de l'âge de *notre* monde, le présent cycle qui nous régit, nous cerne et nous définit. » (p. 14). Compte tenu de la chronologie biblique, un tel cycle serait d'environ 6.000 ans, soit très approximativement la durée de l'actuel Age sombre, comme l'auteur le souligne lui-même à propos d'une citation du « Roi du Monde », de René Guénon : « Le Kali-Yuga, dans lequel nous sommes encore, a commencé voilà environ 6.000 ans, donc avec l'origine de l'Ere Christique et en accord avec le début de la Chronologie biblique. »

Plus exactement, la durée du Kali-Yuga est de 6.480 ans, soit trois fois 2.160 ans, ce qui correspond au passage du point vernal dans les trois signes du zodiaque. Taureau, Bélier et Poissons, auquel l'auteur consacre plusieurs pages de son livre, lequel livre contient, éparpillés par-ci, par-là, les enseignements nécessaires au calcul des grands cycles cosmiques : Manvantara et Kalpa notamment. On trouve en effet pour la durée du premier : 10 × 6.480 ans = 64.800 ans, et pour l'âge du Kalpa : 7 × 64.800 = 453.600 ans (environ).

Voilà du moins ce qu'on devrait lire dans ce « Nouveau Livre des Cycles, et non pas ceci, qui figure aux pages 139 et 140 :

« Qui a raison ? Ceux, naguère, qui croyaient que le monde a 6.000 ans ? Ceux, à présent, qui croient que le monde a 6 milliards d'années ?

« L'erreur est de croire ceci OU cela. La vérité : de croire ceci ET cela.

« Le plus urgent, toutefois, est de réapprendre que NOTRE monde a soixante siècles ; et qu'il doit vivre soixante-dix siècles : une semaine.

« Et nous sommes au soir du Sixième Jour ».

Cette dernière affirmation suppose que nous sommes à la veille d'un futur Millénium — alors qu'en réalité le

Millénium (annoncé par saint Jean dans l'Apocalypse) est loin derrière nous, comme je l'ai déjà expliqué dans les *E. T.* (n° 423, anv. 1971). En fait, le Kali-Yuga a commencé il y a de cela 6.420 ans environ, et il touche à sa fin. Il sera suivi, non pas d'un nouveau « Millénium », mais d'un nouveau Manvantara (durée 65.000 ans environ). Mais il y a, dans le passage ci-dessus du livre de M. Raoul Auclair, une autre erreur beaucoup plus grave d'ailleurs, concernant l'âge du monde, soit six milliards d'années, selon les savants modernes, alors que la doctrine traditionnelle enseigne que nous sommes à la fin du septième Manvantara du Kalpa ou cycle d'un monde, dont l'âge exact sera, au moment de la prochaine « Fin des Temps », de 453.600 ans (voir supra). L'erreur, ici, consiste à accorder à la science moderne un crédit qu'elle ne mérite certes pas, et maintenant moins que jamais. Il faut dire que c'est à René Guénon, et à lui seul, que nous devons d'avoir pu nous débarrasser de ce qu'il faut bien appeler le « complexe scientiste ».

Cette discordance entre la chronologie traditionnelle et la chronologie moderne relativement à l'âge du monde, je l'ai déjà expliquée longuement dans mon article : « De quelques erreurs relatives à la doctrine traditionnelle des cycles cosmiques » *E. T.* n°s 419-420, mars 1970). Je rappellerai notamment que, pour les savants modernes, le temps est rectiligne, tandis que, dans la doctrine traditionnelle, le temps est cyclique, en quoi M. Raoul Auclair ne me contredira certes pas, puisque son livre est imprégné de cette vérité. Mais alors, pourquoi prendre au sérieux le temps rectiligne des modernes ? Je pourrais donc me borner à renvoyer le lecteur à l'article précité, mais ce problème de la validité de la science moderne soulève ici une autre question dont il convient de parler maintenant : il s'agit des « limites de l'histoire et de la géographie ». Le mieux, à ce sujet, sera de laisser la parole à René Guénon (*Le Règne de la Quantité,* ch. XIX) :

« Nous avons dit précédemment que, en raison des différences qualitatives qui existent entre les diverses périodes du temps, par exemple entre les diverses phases d'un cycle tel que notre *Manvantara* (et il est évident que, au-delà des limites de la durée de la présente humanité, les conditions doivent être encore plus différentes), il se produit dans le milieu cosmique en général, et plus spécialement dans le milieu terrestre qui nous concerne d'une façon plus directe, des changements dont la science profane, avec son horizon borné au seul monde moderne où elle a pris naissance, ne peut se faire aucune idée, si bien que quelque époque qu'elle veuille envisager, elle se représente toujours un monde dont les conditions auraient été semblables à ce qu'elles sont actuellement. »

Il résulte de tout ceci que les données fournies par la science moderne ne sont guère valables qu'à l'intérieur du Kali-Yuga, à la rigueur pourrait-on remonter jusqu'au début de l'Age d'argent, c'est-à-dire jusqu'à la « Chute »,

mais pas au-delà. On dit, en effet, qu'après la « Chute » le Paradis terrestre est devenu inaccessible à l'humanité déchue — dont messieurs les savants font partie eux aussi — et il s'ensuit que les supputations de la science moderne ne peuvent pas dépasser la date approximative de 36.850 av. J.-C. qui marque la fin de l'Age d'Or.

Une autre remarque s'impose encore au sujet du cycle précessionnel. Après avoir rappelé que sa valeur idéale est de 25.920 ans, l'auteur ajoute : « Quelle est donc sa réelle durée ? » Cette réelle durée serait, croit-il, inscrite dans la pyramide de Chéops, et ce serait 25.704 ans. A ce sujet, nous pouvons nous reporter aux données de la science moderne, qui sont valables pour notre temps, y compris l'ensemble du Kali-Yuga. Or, selon le précis d'Astronomie de Paul Stroobant, la valeur annuelle de la précession générale est représentée, à l'époque T, par l'expression : $\psi. = 50'', 2564 + 0'',000\,222\ (T - 1900)$. Pour l'année 1900, on aurait ainsi : $\psi. = 50'',256622$, ce qui correspond à un cycle précessionnel de 25.787 ans. Pour l'année 744 de l'ère chrétienne, $\psi. = 50''$, et le cycle précessionnel était alors de 25.920 ans exactement. Par contre, à l'époque de Khéops, le cycle précessionnel avait une durée de plus de 26.000 ans, et il faut en conclure qu'il y a eu une erreur dans l'appréciation du chiffre que l'on suppose inscrit dans la Pyramide. On comprend, après cela, les réticences de René Guénon à propos des innombrables supputations « pyramidales » qui furent fort à la mode à une certaine époque.

Une autre objection se rapporte au passage ci-après (p. 179) :

« La longue tige du phylum, au sommet de laquelle fleurit l'homme est sortie de terre il y a 70 millions d'années ». Or, comme je l'ai montré plus haut, l'âge actuel du monde ne dépasse guère 450.000 ans, et il s'ensuit que les 70 millions d'années dont il est question ci-dessus n'ont jamais existé que dans l'imagination des savants, et il en est encore de même du phylum, puisqu'aussi bien l'« évolutionnisme », qui nécessite l'hypothèse des milliards d'années a toujours été démenti par les faits. Le professeur Louis Baunoure, de l'Université de Strasbourg, était arrivé à la fin de sa carrière scientifique à cette conclusion sans réplique : « Les espèces sont fixes ! ». Il n'y a donc pas d'évolution, et pas de phylum !

Cette erreur, qui consiste à accorder à la science moderne une valeur excessive, est d'ailleurs très répandue dans les milieux catholiques, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Il y a de cela une cinquantaine d'années que René Guénon et, d'un autre côté, le docteur Paul Carton se sont heurtés chacun à l'hostilité des intellectuels, voire même des prêtres catholiques, pour avoir osé mettre en doute l'infaillibilité des « savants ». Aujourd'hui, toutefois, on commence à douter, car on s'est enfin rendu compte du danger que les « apprentis-sorciers » font courir au genre humain. M. Raoul Auclair a su exprimer, dans une page magistrale, l'inquiétude populaire (p. 260) :

« Sans la contrainte des arides sentiers de la vertu, du renoncement et de l'humilité — conditions naguère indispensables à tout enseignement initiatique — quiconque peut aujourd'hui accéder, par des voies ordinaires, à la possession des plus ultimes secrets de la nature.

« Il y eut, dit-on, jadis, des hommes qui n'étaient point seulement instruits des grandes forces telluriques et cosmiques, mais qui jouissaient du pouvoir de les utiliser. Toutefois, ils ne le firent jamais qu'en de très exceptionnelles occasions et parce qu'il y allait du salut de l'humanité. Car ces hommes étaient des sages et que, seule, en ce temps-là, la Sagesse leur donnait le moyen d'accéder à ces dangereuses puissances. Seule, aussi, elle leur permettait de s'en servir sans passion et sans haine.

« Désormais, hélas, ce ne sont plus des Sages, mais, simplement, des Savants qui détiennent les foudres de l'Univers ; et s'ils sont généralement neutres — à tout le moins leur science l'est-elle —, ils dépendent de puissances terrestres, mues ordinairement par des intérêts sordides.

« Il est hélas trop certain que cette Science amorale va déclancher un orage effroyable sur la Terre et que la face des continents sera balayée et dénudée comme une végétation automnale après les grands vents de novembre. »

En fait, la lecture du « Nouveau Livre des Cycles » révèle chez son auteur des possibilités réelles dans le domaine des études symboliques et ésotériques, possibilités qui pourraient se développer et s'élargir de la meilleur façon, si M. Raoul Auclair pouvait poursuivre plus avant son étude de l'œuvre d'universelle ouverture qui est celle de René Guénon.

Gaston GEORGEL.

L'homme est-il le produit de l'évolution ou de la création ? (International Bible Students Association, New-York, 1967). — Ce petit opuscule, d'un maniement facile, a le grand mérite de remettre en question le pseudo-dogme évolutionniste qu'on nous présente habituellement comme une vérité incontestable, qui a été largement utilisée par les différentes philosophies matérialistes de notre temps, et en particulier par le marxisme. C'est dire que ce problème présente un intérêt intellectuel incontestable ; à la base de l'évolutionisme, en effet, il y a cette idée que le supérieur procède de l'inférieur, l'homme de l'animal et la vie de la matière, alors qu'au contraire la vie (*vita*) procède de la lumière (*Lux*) et la lumière, du Verbe (*Verbum*).

Il y a eu des théologiens, dont Teilhard de Chardin, pour tenter de « baptiser » l'évolutionnisme, mais les vrais évolutionnistes entendent bien demeurer matérialistes : « L'évolutionnisme ne laisse aucune place au surnaturel.

La terre et ses habitants n'ont pas été créés, ils se sont développés par évolution » (Julien Huxley).

Quant au fait *même* de l'évolution, il n'a jamais été prouvé. Tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est que les espèces sont fixes. Les mutations, qui sont d'ailleurs des dégénérescences, ne se produisent que le cadre de l'espèce ; mais on ne constate jamais qu'il y ait passage d'une espèce à l'autre. Par ailleurs, les « chainons intermédiaires » sont restés imaginaires, mais les « savants » n'ont pas reculé devant la supercherie (Pithécanthrope de Java, Crâne de Piltdown, Sinanthrope chinois) pour prouver que « l'homme descend du singe ».

Ce qui a été prouvé, par contre, c'est que des cataclysmes ont, autrefois, bouleversé la face de terre et anéanti la flore et la faune.

Il nous faut donc remercier les auteurs de l'ouvrage précité pour nous avoir remis ces vérités en mémoire, reléguant ainsi l'évolutionnisme au rang des chimères. Mais quel dommage de voir que des remarques fort pertinentes voisinent avec une théologie rudimentaire.

Gaston GEORGEL.

LES REVUES

Dans *Renaissance Traditionnelle* de juillet 1973, un article de M. Henri Seauton sur « George Sand et la Franc-Maconnerie ». C'est une étude très poussée du roman *Consuelo,* où la célèbre femme de lettres s'est inspirée, pour parler de l'Ordre maçonnique, de certains éléments des *Années d'apprentissage* et des *Années de voyage de Wilhelm Meister,* mais aussi des renseignements fournis par Pierre Leroux, et enfin — et surtout, hélas ! — des inventions de son imagination trop féconde.

Vient ensuite un article important de M. Gilles Ferrand, qui s'inspire de René Guénon pour donner sur « les deux triples enceintes » (circulaire et carrée) des considérations assez variées. Le début de l'article, qui se réfère abondamment à *L'Homme et son Devenir selon le Vêdânta,* sera peut-être d'un accès difficile pour les lecteurs non familiarisés avec la terminologie hindoue. Mais la suite contient des vues intéressantes. L'auteur remarque en effet que, durant la première partie du processus initiatique, « on peut parler, préalablement à toute ascension, « d'une descente aux enfers qui, pour ne pas être une « chute dans le bourbier, sera guidée par l'entendement « supra-individuel que véhiculent les canaux de la Grâ- « ce ». Parlant ensuite de la « fontaine d'enseignement » des Fidèles d'Amour, il écrit aussi : « C'est la conformité « de toute chose à la Vierge Eternelle qui détermine le « lever du voile et nous montre ainsi pourquoi la Dame « peut être un modèle initiatique par excellence. L'acces- « sion à ce lieu constitue la restauration de l'être à l'état « adamique pour enfin jaillir aux étoiles vers les états « inconditionnés de l'être suggérés par la figure de la « triple enceinte circulaire ».

La dernière partie de l'article, qui a pour sous-titre : « La triple enceinte carrée comme modèle d'une géographie sacrée », a particulièrement retenu notre attention. On y mentionne notamment — toujours dans la ligne de Guénon — le moyen de passer des huit cases extérieures du *Ming-Tang* aux douze portes de la Jérusalem céleste. M. Gilles Ferrand a visiblement le goût du symbolisme, et certains des points qu'il aborde mériteraient d'être repris et développés. Ce qu'il dit, par exemple, des « portes cardinales » de la Jérusalem céleste pourrait être mis en relation avec la répartition tribale donnée au livre des *Nombres* et rapproché du rôle que les étendards des quatre tribus « cardinales » (Juda, Ruben, Ephraïm, Dan) jouent dans le symbolisme de la Maçonnerie de Royale Arche.

Dans le même numéro, « Tétraktys » termine par Bourges la série de ses études sur les cathédrales ; et Mme Françoise des Ligneris, continuant à passer en revue les amis de Stanislas de Guaïta, en arrive maintenant à Oswald Wirth. Elle raconte, avec beaucoup de précision et des détails curieux, la fameuse histoire de la lutte menée par l'« Ordre kabbalistique de la Rose-Croix » contre l'abbé Boullan, lutte qui se termina par un duel pour rire de Guaïta, puis de Papus avec Jules Bois.

Signalons enfin un article traduit de l'américain : « A quelle page faut-il ouvrir la Bible ? » Les Loges françaises qui utilisent le Livre de la Loi l'ouvrent uniformément au 1er chapitre de l'Evangile selon saint Jean. Mais les Loges anglaises et américaines changent de texte à chaque grade. L'auteur nous dit qu'en Amérique ces textes sont ordinairement : pour le 1er degré, le psaume 133 (132 de la Vulgate) qui célèbre le bonheur des frères qui vivent unis ensemble ; pour le 2e, Amos VII (où l'on voit l'Eternel tenant à la main un niveau de maçon) ; et pour le 3e, Ecclésiaste XII (qui décrit en termes symboliques les approches de la mort). L'auteur conseille le choix suivant : au 1er degré, début de l'Evangile de Jean ; au 2e, Premier Livre des Rois, chap. VI (où l'on rapporte la construction du Temple) ; et au 3e, Ecclésiaste XII.

Nous nous souvenons que *The Speculative Mason* suggérait d'autres passages, que l'auteur de l'article dont nous parlons attribue aux Loges de Bristol. Ces textes sont : Ruth II ; Juges XII ; Genèse IX. Ce choix est très logique, puisque les passages choisis sont ceux où apparaissent, pour la première fois dans la Bible les « mots de passe » de chaque grade.

***

La revue *Humanisme* est l'organe du Grand Orient de France, mais depuis quelque temps elle est accessible aux non-Maçons. Nous n'examinerons ici que les articles traitant de questions en rapport avec les préoccupations de notre revue, et par exemple des articles concernant l'histoire de la Maçonnerie. Un numéro spécial (nos 92-93), paru en 1972, contient un article de M. Daniel Ligou intitulé : Notules sur l'histoire de la Maçonnerie du Grand Orient de France (1725-1789) ». On y trouve un assez grand nombre de faits connus grâce aux recherches les plus récentes, notamment sur la composition des Loges du XVIIIe siècle. « Nous savons, dit l'auteur, qui en fut et « qui n'en fut pas — et l'on a des surprises ! C'est ainsi « que le Mirabeau Maçon n'est pas celui que l'on atten- « dait et que le très clérical Lefranc de Pompignan a « maçonné trente ans avant son ennemi naturel, le phi- « losophe Voltaire » qui d'ailleurs, sur les instances homicides de la Loge « Les Neuf Sœurs », fut reçu (irrégulièrement) Apprenti quelques jours avant sa mort.

M. Ligou est aussi très formel quant à l'influence exercée par l'Ordre sur le cours des évènements durant l'Ancien

Régime : « De politique, point. En Loge, on s'affirme sujet « loyal du souverain... On ne veut pas changer les lois « que respectaient nos pères Nous possédons de nombreux « textes ». L'auteur ne croit pas non plus à la fable (répandue notamment par Oswalt Wirth) selon laquelle le port de l'épée en Loge par les roturiers aurait été un ferment d'égalitarisme politique : « Dans la vie courante, la société « d'ordre subsiste à peu près intacte, et la Maçonnerie n'a « ni le goût, ni l'envie, ni le pouvoir de la transformer ».

Dans un long article intitulé : « Les deux traditions de la Franc-Maçonnerie spéculative », M. J. Corneloup conteste certaines des positions prises par M. Jean Baylot dans son ouvrage récent : *La Franc-Maçonnerie traditionnelle dans notre temps* (Editions Vitiano, Paris). Nous ne nous arrêterons pas pour le moment sur l'argumentation utilisée de part et d'autre. Mais l'article de M. Corneloup rappelle plusieurs points importants pour les Maçons guénoniens. S'appuyant en particulier sur un ouvrage très estimé outre-Manche : *Masonic Facts and Fictions* de Henry Sadier, l'auteur (qui cependant éprouve une prédilection avouée pour les Modernes de 1717) reconnait formellement que leur œuvre eut un caractère anti-traditionnel ; et pour l'essentiel il souscrit à l'appréciation de Laurence Dermott, le coryphée des Anciens : « Au lieu d'une renaissance, ce « fut une discontinuité avec la Maçonnerie ancienne « qu'instaurèrent ceux qui organisèrent la Grande Loge « de 1717 ».

Parmi les innovations des Modernes, M. Corneloup mentionne la négligence des vieux usages (telle la cérémonie d'installation), la désinvolture de l'interversion des mots en 1730 (cette interversion, quand on y songe, est vraiment étrange), et aussi l'oubli des prières rituelles (que d'ailleurs les Modernes seront contraints de rétablir assez vite). L'auteur observe également : « Il est intéressant de « signaler que la Grande Loge d'Irlande, puis celle d'Ecos« se, établirent des relations officielles avec les Anciens, « alors qu'elles n'en n'eurent jamais avec les Modernes, « en dépit de l'accueil favorable que reçut, à Edimbourg, « Désaguliers, en 1721 ». Une autre remarque de M. Corneloup montre bien que la tradition, au sein d'un Ordre initiatique, finit presque toujours par s'imposer. « Autant « que j'aie pu m'en rendre compte, dit-il, les *seules* cou« tumes des Modernes qui ont survécu à l'Union de 1813 « furent le privilège des Intendants [équivalent anglais « des Maitres des banquets de la Maçonnerie française] « de nommer leurs successeurs, et la prérogative du Grand « Maître de nommer les Grands Officiers ». On conviendra que c'est vraiment peu de chose, aucun de ces deux points n'ayant un caractère rituel.

Çà et là dans l'article de M. Corneloup, nous avons trouvé des traces des difficultés que l'auteur — en bon rationaliste — éprouve à admettre que l'art de bâtir (comme tous les métiers traditionnels) possède en lui-même et dès son origine une signification supérieure, c'est-à-dire

ésotérique, appuyée sur des symboles constitués par les éléments de la construction — et qu'en conséquence la Maçonnerie n'avait aucun besoin de la pénétration des hermétistes dans son sein pour donner un sens initiatique aux outils et aux matériaux qu'elle utilise.

Cette pénétration des hermétistes, des Rosicruciens et d'autres organisations encore a dû se produire dès le moyen âge, et sans doute elle a pu s'accentuer à la faveur de la mutation spéculative. Elle a enrichi le trésor symbolique de l'Ordre : mais elle ne l'a pas créé. M. Corneloup le sait bien : le Compagnonnage possède, lui aussi, un ensemble de symboles empruntés aux métiers. Certains de ces symboles (comme le Labyrinthe ou la Tour de Babel) ont une signification très élevée, qui n'a rien à envier aux symboles hermétiques, et qui rapelle un peu le symbolisme de l'Arche, que M. Corneloup semble croire d'introduction tardive dans la Maçonnerie.

Résumons maintenant la thèse exposée par M. Corneloup dans son article. Elle est ingénieuse et en apparence irréfutables. Les premières loges françaises connues historiquement furent installées en France à partir de 1725, c'est-à-dire par des Maçons anglais appartenant aux « Modernes ». La Maçonnerie française, très vite indépendante de Londres, ne fut en rien affectée par la fondation (en 1751) des « Anciens », et encore moins par l'Union des Anciens et des Modernes en 1813. A cette dernière date, d'ailleurs, la France était en guerre avec l'Angleterre depuis dix ans. Donc, la Maçonnerie française procède sans interruption de la première Obédience qui ait été fondée dans le monde, celle de 1717. En revanche, la Maçonnerie anglaise (selon M. Corneloup) ne procède pas de cette Grande Loge de 1717, dont tous les usages furent abandonnés en 1813, au profit des rites des Anciens. Au mieux, la Maçonnerie anglaise procède donc des Anciens, et remonte seulement à 1751.

La démonstration est séduisante, et comporte certainement une part (une petite part) de vérité. Les Maçons guénoniens cependant — qui ne croient guère qu'en de telles matières la vérité doive être recherchée exclusivement sous le linceul de poussière où dorment les archives — renverront M. Corneloup à la correspondance que son ami Marius Lepage reçut de Guénon, et où ce dernier soulignait la haute probabilité d'une influence opérative très marquée sur la Maçonnerie française. Nous avons naguère reproduit un extrait d'une lettre du 28 août 1950, dont voici quelques passages : « L'importance du tonnerre dans les épreuves d'initiations est beaucoup plus grande qu'on pourrait le croire [...] J'ai toujours été étonné de l'absence de consécration dans les rituels anglais ; il semble bien qu'il y ait, dans les rituels français, quelque chose qui ne peut que remonter directement à une source opérative très ancienne » (cité dans *E.T.* de juillet 1966, p. 199, n. 24).

Une telle indication, écrite quatre mois avant la mort du Maître, est extrêmement précieuse pour les Maçons

guénoniens français. Elle leur permet de répudier, encore plus formellement que n'avaient pu le faire Dermott et les Anciens, l'œuvre néfaste de 1717, et de récuser toute parenté avec « le très facétieux Compagnon » Anderson et ses compères.

Signalons encore un article de M. Jacques Brengues sur un homme de lettres breton du XVIII[e] siècle, Charles Duclos, dont est retracée la carrière maçonnique. Il eut des démêlés à multiples péripéties avec le célèbre Fréron, l'adversaire franc-maçon de Voltaire, et aussi avec Lefranc de Pompignan. On trouve incidemment dans cet article le rappel d'une vérité dont feraient bien de se pénétrer certains conférenciers maçonniques : « D'Alembert ne sera jamais Franc-Maçon, Diderot non plus ».

Denys ROMAN.

ERRATA

N° 435 (*janvier-février* 1973) :

P. 41, mettre en bas de page les notes suivantes:

(1) pp. 115-116.
(2) pp. 142-143.
(3) p. 148.

N° 436 (*mars-avril* 1973) :

P. 94, § 2, 1. 18 : lire *caverne* et non *caserne*.

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5e) -- 10-1973